

Ce numéro contient : 1<sup>o</sup> *L'illustration théâtrale* avec le texte complet de QUI PERD GAGNE, de M. Pierre Veber,  
d'après le roman de M. Alfred Capus;  
2<sup>o</sup> Le 12<sup>e</sup> et dernier fascicule du roman nouveau de M<sup>me</sup> Daniel Lesueur : NIETZSCHÉENNE.

# L'ILLUSTRATION

Prix de ce Numéro : Un Franc.

SAMEDI 25 AVRIL 1908

66<sup>e</sup> Année. — N<sup>o</sup> 3400.



## LE RÊVE D'UNE AMÉRICAINE

La comtesse Ladislas Szechenyi, née Gladys Vanderbilt, est reçue en suzeraine par la population du village slovaque d'Emerzoe.

Phot. Erdelyi. — Voir l'article, page 279.



## NUMÉRO DU SALON

Samedi prochain, 2 mai, paraîtra notre **Numéro du Salon**, édité plus luxueusement encore que les années précédentes, et contenant cinquante-cinq reproductions de tableaux, dont cinq en couleurs (la couverture et quatre pages entières), et cinquante imprimées avec des encres nouvelles *double ton*.

Ce numéro contiendra en outre, en un supplément de quarante pages :

**La Femme nue**, par HENRY BATAILLE,

le grand succès actuel du théâtre de la Renaissance. On sait que cette œuvre désormais célèbre se déroule dans le monde des peintres : c'est ainsi que nous avons été amenés à la publier dans le Numéro du Salon.

Nous commencerons, dans le même numéro, la publication d'un roman nouveau :

**Jeunes Filles**, par VICTOR MARGUERITE.

Ce numéro exceptionnel, envoyé sans augmentation de prix aux abonnés, sera vendu **2 fr. 50**.

Dans un prochain numéro, nous publierons :

**Simoné**, par BRIEUX,

dont les premières représentations à la Comédie-Française ont eu un grand retentissement.

## COURRIER DE PARIS



N'ayant pas vu l'Homme-qui-lit depuis déjà un certain temps, et craignant qu'il ne « lui fût arrivé quelque chose », je montai hier chez lui. Je le trouvai dans sa chambre ensoleillée dont la fenêtre était entr'ouverte. Bien entendu, il lisait. Et comme, aux premiers mots, je m'inquiétais de sa santé.

— Effectivement, me dit-il, j'ai été assez souffrant depuis six semaines et vous m'apercevez encore tout débrouillé.

— Qu'avez-vous eu ?

— Nul ne le sait, ni moi, ni les princes de la science. Cela relève de la neurasthénie. Une nouvelle crise. J'ai dû aller bien souvent chez le médecin !

— Taisez-vous ? m'écriai-je. Moi, je n'ai jamais pu ! C'est une horreur. L'attente dans le salon du médecin constitue le plus cruel des supplices. Arriver à l'heure exacte, même donnée sur rendez-vous, le cœur battant, être introduit par le valet solennel et froid dans la pièce où déjà d'autres victimes, immobiles, silencieuses, sont réunies et feuilletent avec accablement des publications de l'année dernière, n'avoir pour toute réconfortante distraction que le spectacle de ces misères résignées et qui s'efforcent les unes pour les autres de faire bonne contenance, et se sentir opprimé peu à peu par une effrayante détresse à la vue des bronzes d'art qui furent offerts à l'éminent thérapeute, cependant que les minutes passent, longues et lourdes, sans que s'ouvre jamais la porte du cabinet à la fois redouté et convoité... non... rien que d'y penser, je me sens capable de n'être jamais malade ! Ajoutez que, je ne sais pourquoi, presque tous les médecins ont la rage d'avoir des salons obscurs et sinistres où ne pénètrent ni l'air ni la lumière, et qui donneraient le spleen à l'homme le moins sensible, à un garçon boucher.

— Moi, tout cela m'est égal, fit en souriant mon ami.

— Et vous prétendez que vous êtes nerveux ?

— Sans doute. Mais je ne me fais jamais de bile chez le médecin.

— Comment cela ? Vous avez un secret ?

— Oui. Je lis. Et le temps glisse ainsi sur moi sans appuyer. Dans ces conditions, attendre non seulement ne me fatigue pas, mais me fait plaisir. Plus j'attends, plus j'en éprouve de satisfaction. Je me dis à certaines fins de chapitres,

en jetant l'œil sur le cadran : « Comment ! il n'y a que cinquante-cinq minutes que je suis là ? Bravo ! Pourvu que cela continue ! » Ma lecture m'attache à ce point que je suis souvent furieux quand c'est mon tour, car tout arrive, même que l'on finisse par voir son médecin, et, regrettant alors d'être venu, je peste et suis un peu dans le cas du bon Octave Feuillet, qui adorait pêcher à la ligne, mais ne voulait pas que « ça mordît » parce que, comme il travaillait son scénario la ligne en main : « dès que ça mord, gémissait-il, ça me dérange. » Ainsi, toujours, de la minute où il daigne me recevoir, le docteur me dérange, et je l'enverrais à tous les diables. C'est neuf fois sur dix au plus beau et palpitant passage qu'il fait exprès de surgir. Je me souviens même, certains jours, avoir été si agacé par son inopportune intervention que je disais à la personne venue après moi : « Passez donc, madame, je vous en prie. Je ne suis pas libre pour l'instant. » Et la dame, tombée de la lune et me prenant pour un fou, ne se le faisait pas répéter. Comme un cerf, elle s'élançait dans l'antre bienheureux. Le nombre d'importants ouvrages qu'il faut avoir lus et que, sans les stations chez le médecin je n'aurais jamais eu l'occasion de seulement feuilleter, c'est « en attendant mon tour » que j'ai pu en prendre intégrale connaissance. Je me suis ainsi, depuis dix ans, meublé la mémoire, assimilé tout Chateaubriand, tout Voltaire, tout Lamartine, et le Consulat et l'Empire de Thiers.

— Et quels furent vos derniers profits, les plus récents ?

— Ces temps-ci, par une malicieuse recherche, j'ai lu, chez les médecins, le livre amusant et documenté que leur a consacré, avant et après 1789, M. Victor du Bled. Il y a là de quoi se faire une pinte de bon sang, et l'on admet qu'il fait tout de même meilleur vivre aujourd'hui qu'à l'époque où un électuaire contre les maux de cœur, préconisé par Sennert, comprenait trente-deux substances parmi lesquelles de l'or, de l'émeraude, des perles, du saphir, de l'ambre et du corail. Comme il fallait être riche pour ne pas vomir ! J'ai vu aussi que récemment encore, dans l'Inde, le mémoire d'un médecin indigène déferé à une cour anglaise montait à 120.000 francs. Il s'y trouvait des pilules composées d'une dissolution de diamants, d'une poudre de nombrils de chèvre et de singes du golfe Persique. Avouez que de pareilles ordonnances ont une rare couleur et que, pour le pittoresque seulement, il est permis de les regretter ? Et savez-vous que, « dans le bon vieux temps », comme on dit toujours en parlant de celui qu'on n'a pas vécu, les moindres médicaments coûtaient les yeux de la tête ?

— Cependant... voyons ? Un clystère ?

— Je vous arrête. Parfaitement ! Un clystère, *clisterium*, le bon clystère insinuant de Molière, eh bien, que croyez-vous qu'il valait ?

— Je ne sais pas deviner ces choses-là. On ne m'a pas appris.

— On n'en avait pas, monsieur, un petit, ordinaire et bénin, pour moins de 2 fr. 45. Le prix moyen est de 4 francs. Les *clystères dorés* (qu'est-ce que ça pouvait bien être ?) coûtaient de 40 à 50 francs ; un *électuaire restaurant* de 12 à 20 francs, et un *électuaire confortatif de pierres précieuses* 25 francs et davantage. Je vous demande pardon si je vous paraissais grossier ? mais à prononcer ces mots, malgré moi je porte les mains à mon ventre qui me fait l'effet d'un monstrueux écriin, et il me semble que j'ai une colique de bijoux.

— Je vous excuse, et je vois qu'en dépit de l'expression courante, les clystères jadis n'étaient pas donnés.

— M. du Bled, avec infiniment de prestesse

et de gaieté, m'a promené à travers le Paris du dix-septième et du dix-huitième siècle, où régnaient en pleine rue les charlatans, empiriques et opérateurs de tous genres installés quelques-uns comme Contugi et Melchisédec Barry au Pont-Neuf, à la place Dauphine, sur des petits théâtres où une troupe de farceurs jouaient d'abord une bouffonnerie pour amorcer les badauds. J'ai chez moi quelque part, dans le fond d'un tiroir, un écran de la même époque où est figuré « le Gros Thomas », rebouteux, très en vogue parmi le populaire. Et je voudrais que vous évoquiez toute la pléiade des dentistes, herboristes, oculistes, chimistes, botanistes, au premier rang desquels Carmeline, dentiste à la mode au début du règne de Louis XIV et qui, déjà, arrachait *sans douleur*, et sans *clavier*, *pélican*, *élévatoire*, *poussoir* ou *rifragan*, br... Il avait pour devise : *Uno avulso non deficit alter*. Enfin, retenons ce détail typique cité par M. du Bled, et qui verse des torrents de lumière sur l'hygiène édenique du grand siècle. Un duc de Bouillon, en 1667, obtint de Louis XIV un privilège spécial pour la vente « d'un petit sachet de la grandeur d'une pièce de 15 sols, à cet effet de garantir toute sorte de personnes de la vermine et en retirer ceux qui sont incommodés ». Mais, assez de droguerie et d'apothicaire ! Je serais désolé de vous retenir cinq minutes de plus sur cette sellette. Un mot encore cependant ? Savez-vous comment on nommait avec gaillardise les donneurs de seringues sous Louis XV ? — « Des mousquetaires à genoux. » J'ai fait cette trouvaille dans un dictionnaire burlesque d'où toute verve n'était point exclue. Et alors, au sortir de ces incessants et copieux lavages, quelle n'est pas ma stupeur de voir, en un bon livre d'hier, M. le docteur Burlureaux faire son procès à la purgation qu'il appelle sans ménagement « un danger social » ? Eh quoi ? Ne plus se purger ? Mais en ce cas... médecine de mon enfance, touchantes recommandations maternelles, prescriptions du vieux docteur de la famille, ligne de conduite intestinale de mes ascendants et ancêtres, huile de la plante appelée ricin, pétillantes et dévastatrices limonades, vertes bouteilles d'Hunyadi-Janos qui éveillent des images de Hongrie, et flacons aux sonorités espagnoles du marquis de Carabanas, que devenez-vous ? Dois-je à jamais vous tourner le dos ? Non... Au contraire... ce n'est pas cela que je veux dire. Enfin, qui croire ? Qui ne pas croire ? On ne sait plus où donner de l'abdomen. Et la tête, en vérité, de trouble et d'indécision me gargouille.

— Je crois, moi, qu'il faut une juste mesure en tout, et qu'entre l'irrigation à jet continu, la noyade, la grande mer intérieure et la sécheresse des plateaux de l'Atlas, on peut trouver un sage petit milieu. Mais quel singulier entretien, vous me forcez, aujourd'hui, cher ami, d'avoir avec vous ! Heureusement que nous sommes seuls. Sans quoi, devant du monde, j'en rougirais.

— Vous auriez tort. Ces pudeurs sont ridicules. Nos pères les ignoraient et s'en trouvaient bien. En notre époque de corruption où nous avons reculé les bornes du dégoût moral, nous faisons la petite bouche aux saines crudités de la vie. Nous laissons les dames se dévêtir de plus en plus sur la scène, mais nous mettons des caleçons à nos cure-dents.

— Compère, m'écriai-je, vous allez faire le moraliste ? Arrêtez-vous ? Dites-moi quelques mots, à présent, des autres et nombreux auteurs que vous avez nettoyés, vidés, et qui traitaient de matières tout aussi louables, quoique relevées ?

— Non, fit-il. Ce n'est point leur jour. Quelque bien que j'en dise, ils m'en voudraient de les traiter, après toute cette pharmacie.



— Ma foi, je ne dis pas non, et vous connaissez mieux que je ne croyais ces particuliers malades que sont les écrivains. A ma prochaine visite donc, et, cette fois, nous ferons « du tout à l'âme ».

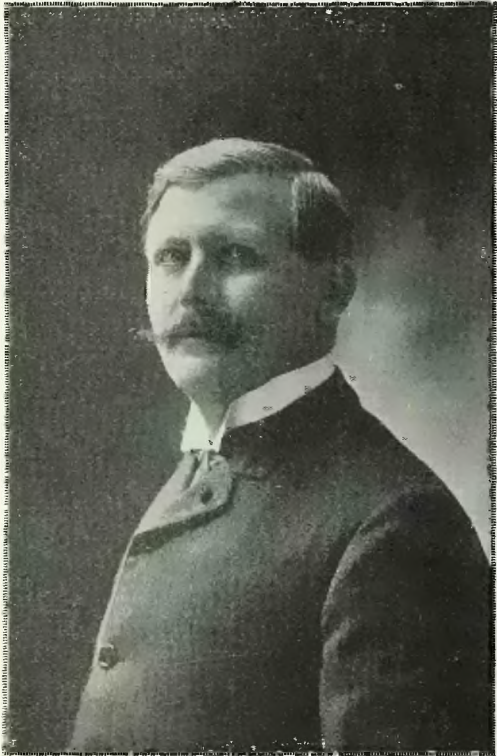
HENRI LAVEDAN.

(Reproduction et traduction réservées.)

## VICTOR MARGUERITTE

L'AUTEUR DE NOTRE PROCHAIN ROMAN :  
« JEUNES FILLES »

*L'Illustration* commencera, dans le prochain numéro, la publication d'un roman nouveau de M. Victor Margueritte : *Jeunes Filles*. Et, dès à présent, nous sommes heureux d'annoncer que nous donnerons, dans quelques mois, un autre roman : *la Flamme*, signé, celui-ci, par M. Paul Margueritte. Ainsi nos lecteurs pourront goûter successivement



M. Victor Margueritte. — Phot. P. Nadar.

les séductions respectives de deux talents qui, pendant déjà de longues années, s'étaient unis pour une production laborieuse et féconde.

On sait que Paul, l'aîné des frères, avait déjà tracé profondément son sillon dans les lettres lorsque Victor, abandonnant l'armée où il continuait une brillante tradition de famille, fit jouer ou publia ses premières œuvres : une féerie rimée, une traduction élégante de Calderon, interprétées à l'Odéon, et un livre de très artistes poèmes : *Au fil de l'heure*. Mais, dès avant l'apparition de ce recueil, les deux frères avaient commencé à penser, à travailler et à signer ensemble. C'était la méthode chère aux Goncourt, préconisée avec foi par Edmond de Goncourt, le maître dont Paul Margueritte aimait l'influence et qui, peut-être, avait deviné combien, dans le cas particulier des Margueritte, la collaboration serait heureuse et justifiée. Passons, en effet, les œuvres d'ailleurs très flatteusement accueillies qui s'appellent *Pariétaire* (1896), *le Carnaval de Nice* (1897), *Poum* (1897), *Femmes nouvelles* (1899), *le Poste des neiges* (1899) ; et voici le Roman de la Guerre, l'Histoire d'une Époque, en quatre volumes, qui demeurera l'œuvre maîtresse de la collaboration. Ici, nous avons mieux que l'accord de deux pensées, que l'union de deux plumes. Dans *le Désastre*, dans *les Tronçons du glaive*, dans *les Braves Gens*, dans *la Commune*, les fils du héros d'Illy, puisant dans le même patrimoine de souvenirs, ont exprimé avec toute l'émotion de leur double sensibilité, un état d'âme commun ; avec la scrupuleuse conscience de leur double labeur, avec les ressources de leurs imaginations jointes, ils ont évoqué et reconstitué, dans toutes ses circonstances, le drame qui endeuilla leur enfance et glorifia leur nom. Et l'œuvre, douloureuse et magnifique, qui nous donna la vision du glaive symbolique se dressant désespérément dans un ciel d'orage et retombant brisé dans un fracas de défaite, fut applaudie, comme elle méritait de l'être, longuement.

Tout récemment, il y a un an à peine, et après avoir encore donné ensemble plusieurs études retentissantes et généreuses sur la société contemporaine, la famille et le mariage, les Margueritte se sont décidés à dissocier leur activité. La tâche commune était remplie. La collaboration était moins nécessaire. Victor Margueritte, élevé par l'estime de ses confrères à la présidence de la Société des Gens de lettres, avait conquis ses titres personnels à la faveur du public et mérité son rang, à côté de Paul, parmi nos plus estimés écrivains. On a donné, au reste, ici même, les raisons de cette séparation intellectuelle qui fut tout amicale. Les tempéraments distincts et, sur certains points, opposés des deux frères se réfléchiront maintenant en des œuvres séparées et commanderont à des destinées différentes. Et déjà, tandis que Paul Margueritte se renferme plus que jamais dans le paisible et grave labeur de son cabinet de travail, nous avons vu Victor Margueritte faire son premier geste dans la vie publique, discuter avec passion, en des articles de combat, tels grands problèmes à l'ordre du jour, violenter notre sympathie en faveur des sacrifiées lamentables dont il nous dénonce les misères et charger — car en cet homme il reste encore de l'officier de dragons — dans la mêlée des idées. Il est à noter cependant que *Jeunes Filles*, le roman écrit pour les lecteurs de *L'Illustration*, est surtout l'œuvre d'un psychologue et d'un artiste, d'un observateur adroit, attentif et attendri plutôt que d'un militant. *Jeunes Filles* ! Il y a, dans ce titre clair, toute l'attirance d'un exquis et périlleux mystère, toute la griserie d'un soleil d'avril peu sûr et qui donne la fièvre... Le roman de M. Victor Margueritte sera suivi, nous le gageons, avec la plus vive, la plus sympathique curiosité, car on devine, dès les premières lignes, que l'auteur a de gracieux et très émouvants secrets à nous dire.

ALBÉRIC CAHUET.

## LE RÊVE D'UNE AMÉRICAINE RÉALISÉ

A quoi rêvent les jeunes filles ? En Amérique, pays de puissante démocratie, quand la fortune les



Le comte et la comtesse Szechenyi-Vanderbilt  
Phot. Erdelyi.

a comblées de ses faveurs, ce qu'elles semblent souhaiter par-dessus tout, c'est un de ces titres aristocratiques dont la vieille Europe a conservé le monopole, sans cependant en refuser le partage avec les aimables personnes à marier du nouveau monde. Aussi bien, les titres de noblesse ne procurent pas toujours à ceux qui les portent, l'unique satisfaction de voir leur nom figurer à l'armorial, d'orner leur chiffre d'une couronne ouverte ou fermée ; parfois encore, ils leur confèrent de prestigieux privilèges qu'une Américaine ne pourra jamais connaître chez ses compatriotes, fût-elle la fille d'un milliardaire.

Le rêve de miss Gladys Vanderbilt devait se réaliser en tout. Dernièrement, on le sait, elle épousait le comte Ladislas Szechenyi, d'une très ancienne et très noble famille hongroise, et la cérémonie nuptiale, célébrée à New-York, au milieu des somptosités d'un appareil quasi royal, prit là-bas les proportions d'un événement sensationnel.

Leur voyage de noces accompli, les nouveaux mariés viennent d'arriver en Hongrie. Avant leur installation à Budapest, le comte a voulu tout d'abord conduire sa jeune femme à son château d'Emerzoe. Le petit village slovaque où le domaine est situé a fait, à son seigneur et à la comtesse, une réception chaleureuse. Sur une longueur de 2 kilomètres, la route conduisant de la gare au château était bordée de branches de sapin et jalonnée de mâts décorés d'écussons aux armes des Szechenyi, que surmontaient des drapeaux aux couleurs nationales et des bannières américaines ; toutes les maisons, jusqu'aux plus modestes chaumières, étaient pavoisées ; tous les habitants avaient revêtu leurs pittoresques habits de fête.

Une délégation composée de cent jeunes gens à cheval attendait à la gare les nobles époux, qu'une voiture découverte, attelée à quatre, conduisit à la demeure seigneuriale. A l'entrée du parc s'élevait une estrade chargée de spectateurs. Devant le portail, le curé souhaita la bienvenue aux arrivants ; puis des fillettes vêtues de blanc présentèrent à la comtesse des fleurs et — détail plein de couleur locale — un cœur en pain d'épice, symbole du bonheur conjugal.

Ce fut une scène tout à fait charmante. La gracieuse châtelaine se montra fort touchée de cet affectueux accueil, et sans doute aussi se sentit-elle quelque peu flattée de remplir ce rôle de suzeraine, recevant les hommages de ses fidèles vassaux.

## VISIONS D'ORIENT

LES PHOTOGRAPHIES EN COULEURS  
DE M. GERVAIS-COURTELLEMONT

Il y a moins d'un an encore — c'était en juin dernier — que, dans une soirée mémorable, MM. Auguste et Louis Lumière présentaient à une assistance passionnément intéressée, réunie en l'hôtel de *L'Illustration*, leur admirable découverte, la photographie en couleurs. Ces quelques mois ont suffi au merveilleux procédé pour conquérir le monde. On peut dire qu'à l'heure actuelle il n'est pas un photographe, amateur ou professionnel, doué de quelque curiosité et d'une habileté suffisante, qui ne soit devenu un fervent de la plaque autochrome.

Pour nous, qui nous étions fait un plaisir et un honneur d'accueillir les premiers cette sensationnelle nouveauté, nous n'avons négligé nulle occasion de pousser les opérateurs expérimentés et entreprenants qui nous entourent à essayer de la photographie en couleurs. Nous avons recueilli déjà de remarquables clichés, que bientôt nos lecteurs seront à même d'apprécier.

Cependant, ce sont avant tout des sites de France qu'on nous apportait, et la beauté même des clichés qu'ils donnaient nous faisait désirer d'autant plus vivement de voir quelqu'un de nos collaborateurs se diriger vers les pays de la belle lumière, des végétations plus luxuriantes, des monuments plus colorés. Un voyageur très audacieux, qui est en même temps un photographe très artiste, M. Gervais-Courtellemont, vient de combler sur ce point tous nos vœux.

De l'Orient féérique, de l'Orient des contes, de la Turquie, de la Syrie, de la Palestine, de la vénérable Égypte, il a rapporté une inappréciable collection de clichés. En attendant que nous en publions ici un choix, il les a présentés, il y a quelques jours, à ses confrères de la presse, dans la salle de conférences des *Annales*. Son succès a été considérable. Rien ne saurait traduire l'éclat, l'ensoleillement, le pittoresque de ces vues. Tous ceux qui les virent projeter dans la coquette salle de la rue Saint-Georges demeurèrent encore sous le charme.

Leur accueil a encouragé M. Gervais-Courtellemont à en faire jour des assistances plus étendues, et chaque soir, à 9 heures, jusqu'au 29 avril, il donne, à la salle Charras, 4, rue Charras, des séances où les projections de ses belles photographies en couleurs illustrent une vivante causerie dans laquelle il conte son voyage et commente ses clichés. Et c'est le succès le plus franc, le plus vif — et aussi le plus mérité.



## UNE CAVALCADE POSTALE A LILLE

Les agents, sous-agents et ouvriers commissionnés des Postes, Télégraphes et Téléphones, ont célébré, dimanche dernier, à Lille, le vingtième anniversaire de la fondation de leur orphelinat. Aux postiers français, représentés par des délégués de Paris et de plusieurs départements, étaient venus se joindre des camarades des villes de Belgique, accompagnés de leurs harmonies et de leurs fanfares ; Amsterdam, la Haye, Utrecht, pour la Hollande, Londres, pour l'Angleterre, Aix-la-Chapelle, pour l'Allemagne, avaient également fourni leur contingent.

Une superbe cavalcade fut le principal attrait de cette fête internationale, fort bien organisée par les facteurs lillois. Le cortège, qui se déroula pendant trois heures à travers la vaste cité, offrit à la foule compacte se pressant le long de son parcours



L'hôtel central des Postes de Lille.

qui distribuèrent les communications, tandis que, sur le panneau du fond, un « abonné » soumettait à des essais successifs les différents modèles de téléphones connus ; le char de l'Union postale, dont les panneaux reproduisent les timbres des diverses nations, figurées par des femmes en costumes caractéristiques au centre duquel — sujet inspiré du célèbre groupe de Carpeaux — des hommes représentant les quatre grandes races humaines, semblaient supporter un énorme globe terrestre. A l'avant, une figurante réalisait, en une méritante immobilité, la « Semeuse » de Roty, qu'ont popularisée nos timbres et nos monnaies. A l'arrière, des guirlandes de feuillage pendaient sur deux vasques somptueuses, analogues aux brûle-parfums byzantins. Une draperie vieux rose, tombant en nuage sous les côtés, complétait la décoration.

Citons encore les chars de la Boîte aux lettres et de l'Orphelinat. Et n'omettons pas les noms des artistes de talent, auteurs de ces conceptions originales : MM. Jules



Le char des Téléphones.



Le char du Télégraphe.

le spectacle, tout ensemble pittoresque et suggestif, d'une suite de chars symboliques, décorés avec autant d'ingéniosité que de goût.

C'étaient : le char du Triage, copie fidèle d'un wagon-poste, dont les parois, sectionnées à mi-hauteur, découvraient l'intérieur, montrant les facteurs au travail, occupés au dépouillement de paquets de cartes-souvenirs remis en cours de route, à l'oblitération des timbres, etc. ; le char du Télégraphe, où l'on voyait une forteresse crénelée en état de siège, devant laquelle se dressait un mât de télégraphie sans fil, entouré de télégraphistes militaires, une tour surmontée d'un sémaphore pour les signaux optiques, des pigeonniers abritant des pigeons voyageurs ; le char des Téléphones, mettant en scène, dans le cadre d'un « central », six gracieuses « demoiselles »



Le char du Triage des lettres. — Photographies Gayez.



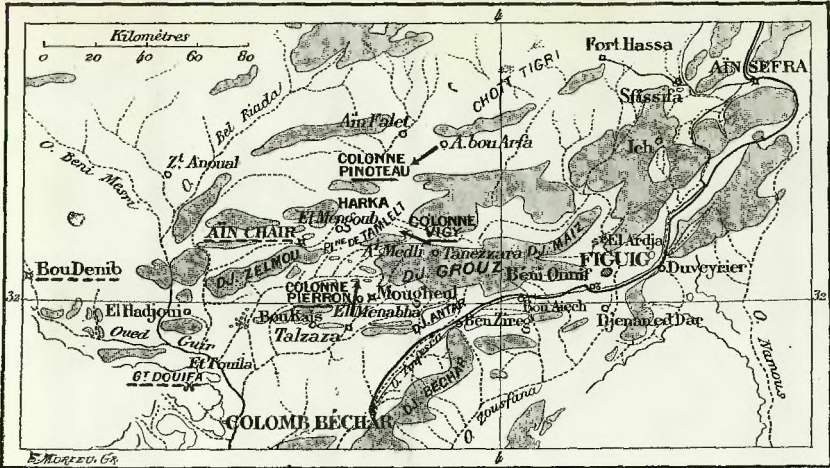
Le char de l'Union postale.

Duclermortier et Newnham, architectes lillois ; M. Tony Vergnolet, architecte à Paris, mais originaire de Lille, secondés par de dévoués collaborateurs.

Grâce à tous les concours, la fête fut fort brillante, malgré l'inclémence du ciel, en ce jour de Pâques, et les quêteurs firent une belle recette au profit de l'Orphelinat.

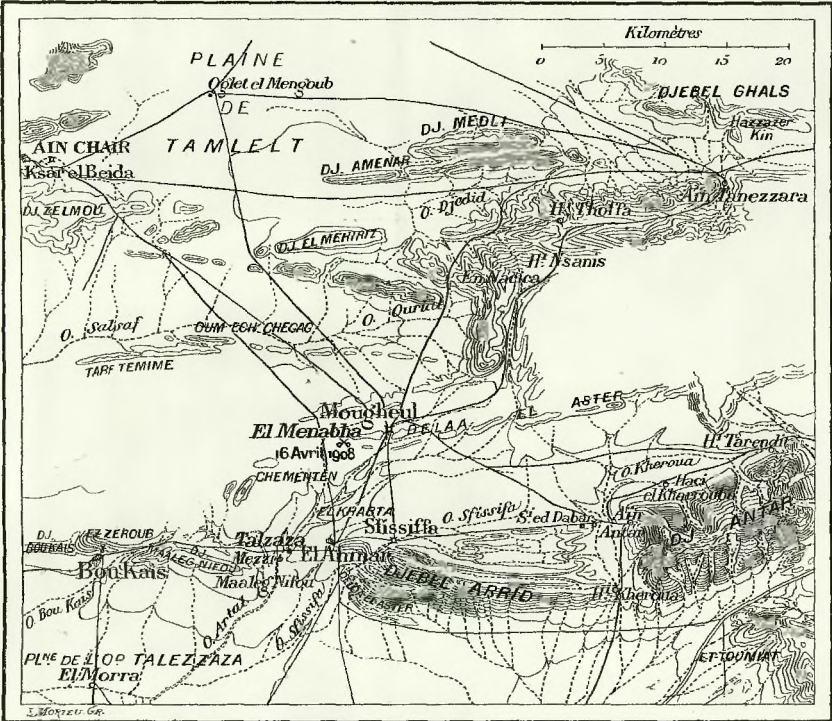
La journée, qui avait commencé par une réception à l'hôtel de ville, se termina par un banquet de cinq cents couverts, donné dans la salle du gymnase, sous la présidence de M. Buret, chef de cabinet de M. Simyan, représentant le sous-secrétaire d'Etat, banquet au cours duquel, suivant la formule consacrée, la plus franche cordialité ne cessa de régner.





LE THÉÂTRE DES OPÉRATIONS A LA FRONTIÈRE ORANO-MAROCAINE

Les positions indiquées pour les colonnes françaises sont celles qu'elles occupaient à la veille du combat du 16 avril. Les points dont les noms sont soulignés d'un trait interrompu sont ceux que la harka marocaine occupa successivement pendant la première moitié d'avril.



CARTE DÉTAILLÉE DE LA RÉGION OU VIENNENT D'OPÉRER LES COLONNES FRANÇAISES

On suivra sur cette carte, établie d'après les documents les plus récents et les plus exacts, les opérations dirigées par le général Vigy qui, aux dernières nouvelles, a occupé Aïn Chair (à l'angle supérieur gauche de la carte.)



Le fort de Talzaza.



La palmeraie d'El Menabha.



Un campement à El Mengoub.



Le lieutenant Canonge, grièvement blessé à El Menabha. — Phot. Watery



Bivouac français dans la plaine de Tamlelt.



Campement marocain dans la plaine de Tamlelt.

LES ÉVÉNEMENTS MILITAIRES A LA FRONTIÈRE ORANO-MAROCAINE

Voir l'article, page 292.





En garde.

## L'ESCRIME AU PARAPLUIE

Les événements les plus graves ont parfois des conséquences comiques. Qui aurait pu prédire que le krach formidable qui ébranla le monde financier américain au cours de l'automne dernier et eut une pénible répercussion sur tous les marchés d'Europe, donnerait bientôt naissance à une nouvelle école d'escrime où le fleuret céderait la place... au parapluie !

On sait que la crise de Wall-Street entraîna, avec une rapidité foudroyante, la fermeture d'innombrables usines dans toute l'étendue de l'Union. La misère noire succédait sans transition à une ère de prospérité inouïe. Les grandes villes de la Nouvelle-Angleterre, New-York, Boston, Philadelphie, furent envahies par des multitudes d'ouvriers sans travail. Des troubles sanglants éclatèrent un peu partout.

Comme il arrive toujours dans de pareilles périodes, les malfaiteurs redoublèrent d'audace. Des bandes se firent une triste spécialité d'attaquer et de dévaliser les femmes, en plein jour, en pleine rue.

C'est pour répondre à ce nouveau péril social qu'un grand gymnase de Philadelphie, l'*Institute of Physical Culture*, a inauguré un cours où des spécialistes apprennent aux dames à transformer en arme défensive et offensive l'accessoire si banal qu'est le parapluie.

Notons que l'industrie moderne avait préparé les voies à cette nouvelle formule d'escrime en remplaçant par une baguette d'acier la canne de bois ou de jonc du *riflard* de nos pères.

Avant tout, les élèves apprennent à tromper la vigilance de l'agresseur à l'aide de feintes habiles. La plus simple, qui se trouve être en même temps la plus effi-



Coup de masse sur la tête.

cace, consiste à appliquer un coup de plat... de parapluie sur le couvre-chef de l'ennemi. Surpris par ce geste inattendu, ou même aveuglé par les bords du chapeau, il n'a plus ni le temps ni la présence d'esprit d'empoigner ce parapluie, dont il se méfiait d'ailleurs fort peu, et qui, dans les mains expertes de l'escrimeuse, va servir à lui infliger une punition dont il se souviendra longtemps.

Maintenant que l'adversaire, les mains levées vers son chapeau, a perdu sa garde, la jeune femme peut choisir, rapide comme l'éclair, parmi les « bottes » secrètes que son maître lui inculqua. Décrivons sommairement deux de ces coups de Jarnac.

Par un curieux amalgame linguistique, le premier a reçu le nom de *hors-de-combat blow*. La jeune femme a rapidement empoigné son parapluie à peu près de la même façon qu'un fantassin saisit son fusil pour une charge à la baïonnette. Avancant d'un pas, et portant tout le poids de son corps en avant, elle vise, de la pointe de son arme, un point situé sur le cou de l'adversaire, à un peu plus de 2 centimètres au-dessous de la pomme d'Adam. Si le bout de la baguette d'acier touche avec force ce point vital, l'apache, quelle que soit sa vigueur, s'écroule comme une masse, évanoui, ou peut-être grièvement blessé.

L'autre « botte » requiert une tactique analogue, avec cette différence que la pointe du parapluie prend pour

cible le creux de l'estomac. C'est le *solar-plexus blow*, qui vous envoie votre homme à l'hôpital pour plusieurs semaines, quand il ne l'estropie pas pour la vie.



Coup de pointe à la gorge.



Coup de flanc au visage



Autre position de mise en garde.



## LE PRINTEMPS AU JAPON

### LA FÊTE DES CERISIERS

Chaque saison ramène, dans le Japon entier, une des fêtes de la nature, célébrée par des foules joyeuses.

« C'est alors, écrit M. Gaston Migeon dans son très artiste volume, *Au Japon. Promenades aux sanctuaires de l'art*, c'est alors comme une ivresse, et, pendant quelques jours, l'abandon de toutes préoccupations sérieuses ou d'affaires. Tout un peuple ne vit plus que pour fêter le retour périodique d'une saison, et le moment fugitif où la nature revêt une de ses plus suaves ou splendides parures. »

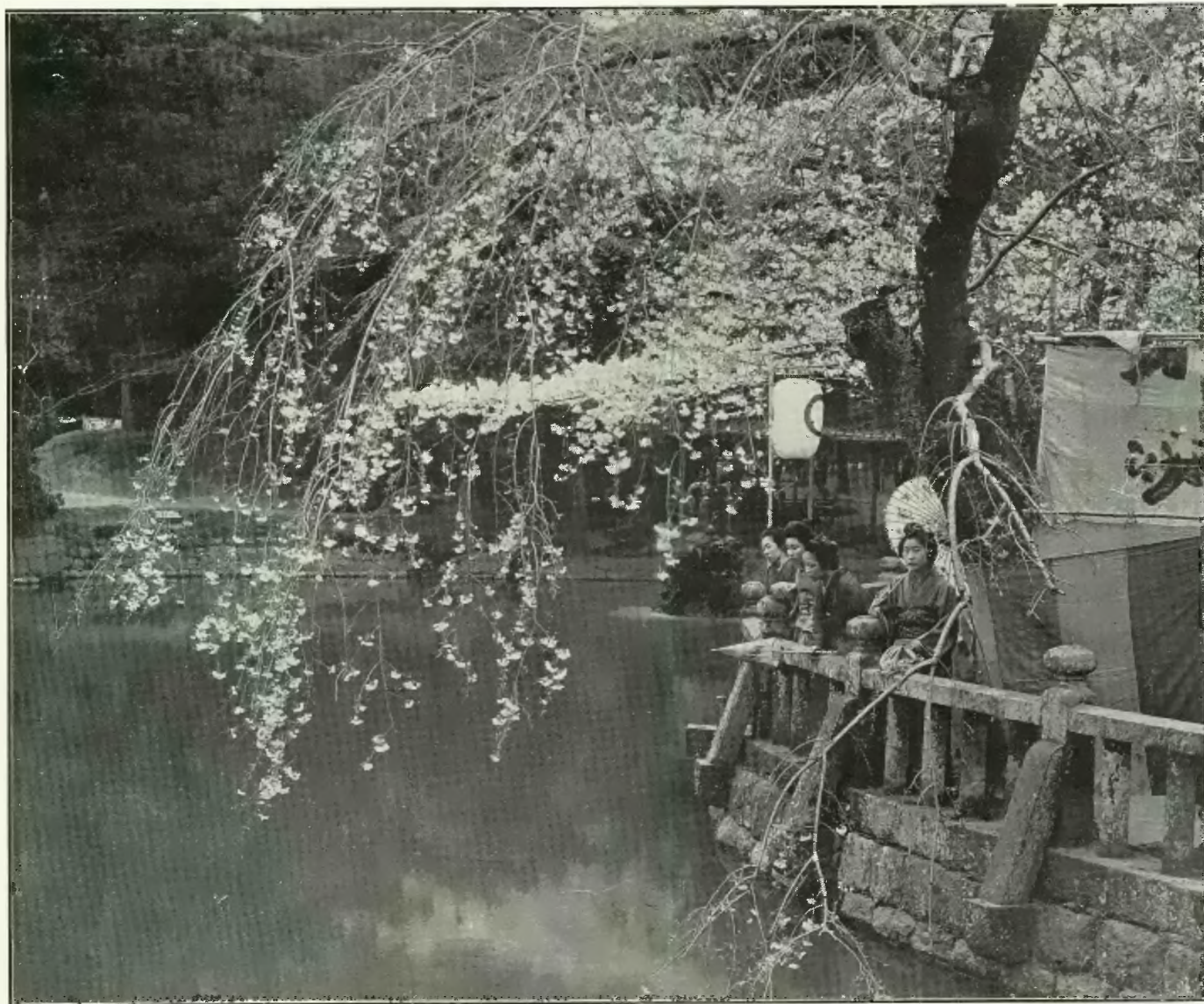
Avril, c'est le moment de la fête des Cerisiers.

A Tokio, la foule se porte soit sur la rive de Mukojima, soit au parc de Shiba, pour admirer la floraison des *sakouranoki*.

« Ce sont, écrit M. Lafcadio Hearn — un Anglais devenu Japonais, d'enthousiasme, et qui a consacré à sa patrie nouvelle les deux livres les plus pénétrants et aussi les plus exacts qui soient, *le Japon inconnu* et *Kokoro* — ce sont les cerisiers du Japon dont le professeur Chamberlain dit si justement que le spectacle de leur épanouissement défie la comparaison avec tout ce que l'Europe peut nous offrir de plus enchanteur. Maintes espèces y sont aimées et cultivées. Les miens (Lafcadio Hearn décrit ici son jardin) ont les fleurs du blanc rosé le plus éthéré. On dirait, au printemps, une toison floconneuse de nuages qui, doucement



La visite aux cerisiers en fleurs du temple de Shiba, à Tokio.



« Qui n'a vu fleurir les cerisiers du Japon n'en peut imaginer la vision délicieuse. » (Lafcadio Hearn).

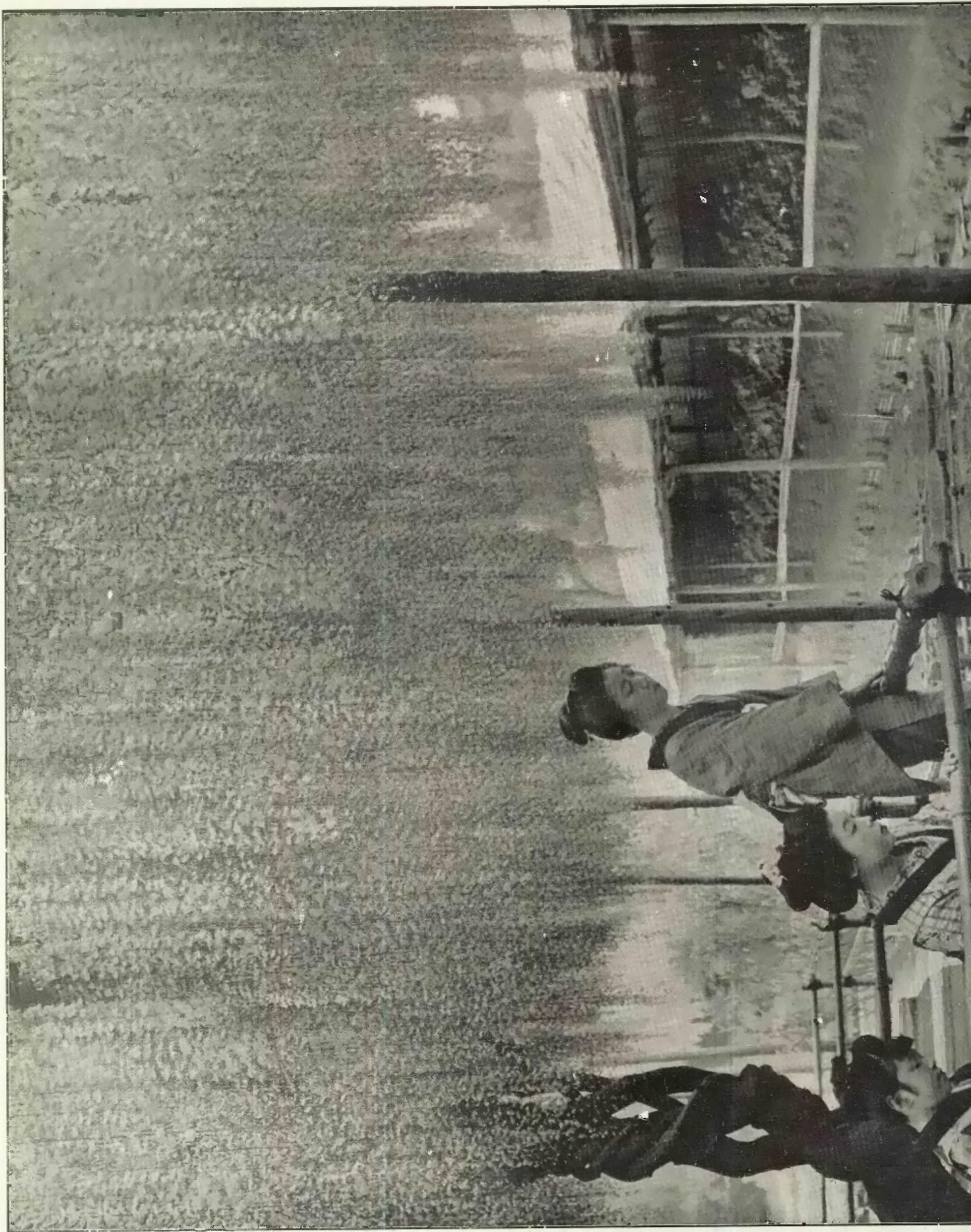
teintés par le soleil couchant, descendraient des profondeurs du ciel pour se suspendre à leurs branches. La figure n'est point une exagération poétique; elle n'est point, non plus originale. C'est l'antique expression japonaise de la plus merveilleuse exhibition florale produite par la nature. Qui n'a vu fleurir les cerisiers du Japon n'en peut imaginer la vision délicieuse. Point de feuilles vertes; celles-ci ne viennent que plus tard. Ce n'est qu'un éclatant jaillissement de fleurs qui voilent chaque branche, chaque ramille d'une brume délicate, laissant, à perte de vue, le sol, jonché de pétales tombés, s'enfouir sous une avalanche de neige rose.

» Mais ce sont là des cerisiers cultivés. Il en est d'autres qui poussent leurs feuilles avant leurs fleurs, tel le *yamazakoura*, ou cerisier des montagnes, qui sait, cependant, exprimer, lui aussi, une poésie de beauté et de symbole : « Ainsi chantait Motoouori, le grand littérateur et poète shintoïste : « Si l'on te demande ce qu'est le cœur du véritable Japonais, montre le cerisier sauvage, brillant au soleil. »

» Cultivés ou non cultivés, les cerisiers japonais sont des emblèmes, et ce n'était pas pour leur charme seul qu'ils étaient choisis ceux qu'on voyait plantés dans les jardins des anciens samouraïs. Leurs fleurs immaculées symbolisaient cette délicatesse de sentiment et cette pureté de vie qui sont l'apanage et l'honneur de la véritable chevalerie. « De même que la fleur du cerisier est la première parmi les fleurs, dit un vieux proverbe, ainsi doit être le guerrier, premier parmi les hommes. »



L'ILLUSTRATION







Le printemps, fleurissant de longues grappes mauves les sarments tortueux et maigres des glycines, a tendu sur la tonnelle au bord de l'eau, la plus somptueuse des courtines. A l'abri de ce clair dais parfumé, dans la fraîcheur montée de l'onde calme, les jolies oisives aiment à venir rêver, en buvant le thé parfumé. En *kimonos* de soie ou de crêpe, armoriés aux bras et au dos du *mon*, ou blason de

## SOUS LES GLYCINES MAUVES DE TOKIO

*Copyright by H. G. Ponting*

la famille, un bel *obi* de couleur vive noué en papillon sur les reins en arrière, elles s'amusent, puérilement, de riens : du vol d'une libellule de velours et d'or, de la pluie odorante des pétales violets, étolant le miroir sans rides où se reflètent leurs beaux atours, de l'éclair d'or que jette, entre deux eaux, une carpe attirée par quelque appât qu'ont laissé tomber leurs petits doigts de poupées.



## LE PARC DU TEMPLE DE KASUGA, A NARA

« C'est ici le cœur même du vieux Japon », s'écrie M. Gaston Migeon en arrivant à Nara. Et, dès qu'il y pénètre, il s'émerveille de tant de beautés réunies en elle :

« Que Nara est belle, endormie dans les souvenirs de son passé, dans le vert écorin de ses forêts, de ses rizières ! Ce n'est pas pour cette petite ville provinciale, active à ses petits métiers, à ses occupations de petits commerces, qu'un si beau parc étend jusqu'aux forêts voisines la majesté de ses avenues, la folle poussée de ses grands arbres, le calme de ses grandes pelouses, où rôdent des troupeaux de daims familiers. Il y a quelque chose de disparu qui manque à l'harmonie de ce bel endroit, et ce quelque chose, bien mort à tout jamais, remplit l'âme de mélancolie. Elle flotte dans l'air et vous étreint à l'heure où si vite, au Japon, les dernières heures du jour sont prêtes à sombrer dans la nuit ; un petit lac d'une courbe adorable a trouvé son creux au pied même de la terrasse qui porte la grande pagode ; il est là serré entre elle et les premières maisons de la ville. La pagode qui le domine ne saurait trouver place à y réfléchir son image, et le petit lac intime se rapproche au contraire des maisons amies qui le bordent... »

« ... A travers ce vieux parc émuant de noblesse ancienne, de grandes allées convergent à l'orée de l'immense forêt sauvage qui couvre la montagne ; des biches et des faons aux grands yeux langoureux viennent quêter de leurs museaux humides les pâtes feuilletées que débitent de place en place les éventaires des marchands. Le nombre de ces charmantes bêtes familières est d'environ cinq cents ; il est absolument interdit de les tuer ; elles appartiennent aux temples et ont un caractère sacré. Et, chose étrange, jamais il n'arriva qu'on ait retrouvé le cadavre d'aucune d'entre elles ; sentant venir la mort, elles doivent aller l'attendre terrées aux plus solitaires halliers de la forêt. »

« L'une de ces larges avenues pénètre bientôt sous les futaies des bois ; de chaque côté, une ligne ininterrompue et serrée de lanternes de pierre indique l'approche d'un temple ; leurs petites portes de papier opaque sont tout enfumées des chandelles qu'on y allume chaque année, à la grande fête du 3 février... »

## LES JARDINS DU JAPON

« La végétation occidentale, proclame Lafcadio Hearn, offrirait avec peine des silhouettes aussi gracieuses que celles des jardins japonais, développés en beauté parfaite par des siècles de culture et de soins caressants. »

D'autre part, il nous avertit que « l'art des jardins, au Japon, n'a pas pour objet la création de paysages fantaisistes, d'imagination purement idéale, mais la copie fidèle des points de vue les plus attrayants d'un paysage véritable, et l'évocation d'impressions réelles suggérées par un paysage réel. C'est, à la fois, un tableau et un poème ; plus encore, peut-être, un poème qu'un tableau. Car, de même que le spectacle de la nature, en ses aspects divers, émeut de sensations joyeuses ou graves, terribles ou suaves, paisibles ou puissantes, de même, par son exacte reproduction, le dessinateur de jardins, en même temps qu'une impression de beauté, doit susciter un mode de l'âme. »

« Les grands dessinateurs de jardins d'autrefois — ces moines bouddhistes qui, les premiers, en introduisirent l'art au Japon et le développèrent au point d'en faire une science quasi occulte — poussaient leur théorie bien plus avant encore, puisqu'ils prétendaient leur faire exprimer des leçons morales et des idées abstraites telles que Chasteté, Foi, Piété, Satisfaction, Bonheur conjugal. On voyait, jadis, des jardins qui voulaient s'accorder au caractère de leur proprié-



Les biches familières du temple de Kasuga, à Nara.



Dans un jardin japonais.

taire, qu'il fût poète, guerrier, prêtre ou philosophe. En ces jardins anciens, dont l'art se perd, hélas ! sous l'influence desséchante de l'extrême banalité du goût européen, se manifestait, à la fois, une forme de la nature ou quelque rare conception orientale d'un état d'âme humain. »

Et M. Gaston Migeon, qui note aussi ce symbolisme du jardin japonais, nous donne, d'un des parcs seigneuriaux de Tokio, cette exquise description :

« ... Quelques marches à descendre, quelques massifs d'arbustes verts, quelques groupes de grands arbres à contourner, et voici que le charme est renoué, c'est de nouveau le Japon. Un grand lac s'étend, si varié de lignes, découpant de si nombreuses anses, semé de tant d'îlots reliés par de charmants ponts de pierre, contournant de petites collines bosselées de rochers, fuyant en sinueuses allées d'eau qui disparaissent au tournant des promontoires, qu'on n'en voit pas la fin et qu'on a vraiment une impression d'immensité. Si près de la grande ville, et perdu au milieu de ce quartier d'affaires, tout bruit humain vient mourir à la lisière de ce beau parc : une extraordinaire paix enveloppe toutes choses ; il semble qu'on assiste à la jeunesse du Monde, et c'est l'immense Nature la plus pure, la plus soustraite à l'action de l'homme, qui, par un artifice suprême et mystérieux, nous est ici offerte sous ses multiples aspects. Aux confins des deux saisons, soit qu'il apparaisse accablé sous la lourde chaleur et l'éclatante lumière d'un midi d'été, soit que la tristesse morne d'un lugubre automne l'enveloppe de buées obscures, comme d'un linceul, le beau jardin, dans sa magnificence ou sa mélancolie, est poignant comme le plus beau poème de nature qu'on puisse rêver. Plus rien de petit, de mince ou d'étriqué, rien que des sensations grandes et fortes. C'est un microcosme, mais qui réfléchit les plus grandioses images. Dans la lumière morte et l'éclat d'une atmosphère où rien ne vibre, d'énormes carpes bondissent hors de l'eau, à la poursuite des mouches qui l'effleurent, et laissent lentement les grands cercles venir mourir doucement à la rive, — et dans les grands arbres les corbeaux échantent avec lenteur de sinistres appels ; de temps en temps, d'un languissant coup d'aile, ils passent de l'un à l'autre. Par une lumière plus fine, ce ne sont que frissons dans l'air et sur l'eau ; de grandes libellules en égratignent la transparence ; à l'ombre d'un rocher, deux lapins font leur toilette en caressant leurs oreilles avec des grâces de chats ; au tournant d'un promontoire, des canards sauvages se lèvent, et, à grands cris et précipités d'ailes, vont au ras de l'eau remiser dans une baie plus tranquille. De merveilleux oiseaux jettent, à travers l'espace, le fulgurant éclat de pierres précieuses de leur plumage. Au sortir d'un fourré impénétrable de bambous, une montagne apparaît, échancrée à son sommet d'un col ; ses pentes herbeuses sont semées de massifs de rhododendrons ; puis, peu à peu, la végétation s'y fait rare ; on la gravit par de courts lacets ; on dépasse en quelques pas cette zone forestière ; voici maintenant les pâturages des hauts plateaux ; encore trois enjambées. et l'on arrive au col lui-même : il n'a pas fallu plus de quarante pas pour avoir les sensations d'une ascension alpestre. Et, dominant de là tout le jardin lui-même, ses eaux, ses bois, ses collines, on s'étonne que d'une balle vigoureusement lancée on en puisse atteindre aisément les limites. »

« ... Par des sentiers semés de pierres plates qui permettent à pied sec de parcourir tout le jardin, en passant par les jolis ponts de granit aux courbes si suaves, le long des pavillons de bois clair où l'on se réunit pour les jolies fêtes du thé, on contourne ainsi le Grand Lac, aux rives enchantées, miroir tranquille de tout cet univers. »



## LA LOCOMOTION AÉRIENNE

VI

## CONCLUSIONS

La classification des appareils de locomotion aérienne est peu compliquée, on l'a vu. La solution « par le gaz » fournit les appareils dits plus légers que l'air, c'est-à-dire les ballons, indérigeables ou dirigeables. La solution « par l'aile » fournit les appareils dits plus lourds que l'air, c'est-à-dire les *aéroplanes*, appareils à ailes immobiles comme celles de l'oiseau qui se livre au vol plané ou au vol à voile ; les *ornithoptères*, appareils à ailes battantes comme celles de l'oiseau qui se livre au vol ramé ; et les *hélicoptères*, appareils à ailes tournantes, dont la nature n'offre aucun exemple et qui a pour symbole l'hélice.

Cette classification est évidemment toute conventionnelle. Le ballon gonflé d'hydrogène ne justifie vraiment la propriété qu'on lui attribue d'être plus léger que l'air, qu'au moment où il s'enlève dans le ciel ; mais il cesse de la mériter dès qu'il a laissé s'enfuir quelques mètres cubes de son gaz et qu'il redescend vers la terre. De même le dirigeable emprunte ses organes de stabilisation et de propulsion à l'aéroplane et à l'hélicoptère. Si bien que le plus docte classificateur des appareils de locomotion aérienne paraît être M. de La Palisse qui tient pour plus lourds que l'air tous les corps lorsqu'ils n'y volent pas. En réalité, la famille des appareils aériens est donc fort petite et fort unie.

Cette famille, dont j'ai essayé, dans les études précédentes, de silhouetter exactement les principaux membres, donne lieu, depuis quelques mois surtout, à des controverses passionnées ; les questions que soulève son avènement si prochain au pouvoir sont extrêmement nombreuses et toutes révolutionnaires, car elles traitent de cette extraordinaire réalité à laquelle le progrès nous entraîne, de voir peuplé soudain d'hommes et de mécaniques volantes le domaine qui s'étend au-dessus de nos têtes et nous paraissait jusqu'ici le séjour à tout jamais inviolable de la liberté : le royaume de l'air ! L'analyse rapide de ces questions nous servira de conclusions à ces causeries. Conclusions, ai-je besoin de le dire, essentiellement précaires, nullement prophétiques, et que l'avenir voudra peut-être démentir, mais qui du moins semblent aujourd'hui se déduire raisonnablement de l'expérience.

Revoyons successivement les trois principaux engins d'aéronautique actuels : le sphérique, le dirigeable et l'aéroplane ; et examinons à la fois les défauts et les qualités de ces engins. Leur mérite pratique ressortira de cet examen.

## LE « SPHÉRIQUE » ET SON EMPLOI

Le sphérique est tout entier un défaut, car le seul défaut d'un ballon est son gaz, et le ballon n'est que gaz ! Mais il est du petit nombre de ces défauts qui ont du charme et des partisans !

Le gaz d'éclairage, puisque le ballon sphérique demande le plus souvent à ce gaz commun de le détacher de la terre, n'est pas d'approvisionnement très facile ; il exige qu'on lui amène dans son usine le ballon, le filet, la nacelle, tout le matériel d'une ascension. Ce n'est qu'à titre exceptionnel qu'on trouvera pour un sphérique un terrain de départ aussi coquet que la pelouse du parc de l'Aéro-Club de France à Saint-Cloud, avec conduites d'amenée du gaz escortées par des plates-bandes de fleurs !

Le gaz d'éclairage est de plus, dangereux, puisqu'il est inflammable, et, bien que, depuis de longues années, aucune catastrophe ne se soit produite, l'interdiction sévère n'en persiste pas moins, à bord d'un ballon, de toute cigarette et de tout feu. La nuit, une lanterne électrique seule permet au pilote de consulter les instruments du bord.

Enfin, le gaz d'éclairage est relativement cher. Il vaut généralement 0 fr. 20 le mètre cube ; les membres de l'Aéro-Club le payent exceptionnellement 0 fr. 14. Toute ascension d'un ballon de cube très moyen, 1.000 mètres par exemple, comporte donc un minimum de 140 à 200 francs de gaz. Or, au moment de l'atterrissage, cette somme est tout à coup jetée au vent par le panneau de déchirure, car le gaz ne peut faire retour au logis par le chemin de fer et doit être sacrifié.

Le retour par le chemin de fer, voilà bien l'humiliation du ballon sphérique ! Par le sphérique aucune des conditions générales du voyage n'est précisée : on ne sait ni où l'on ira, ni à quelle hauteur on montera, ni à quelle vitesse on marchera ; on a seulement l'assurance formelle qu'on reviendra de ces inconnues par le chemin de fer ! Le vent, le soleil, la pluie, sont les joueurs mystérieux qui chassent, soulèvent ou abaissent à leur gré la grosse bulle et son petit panier d'osier.

Je n'aurai garde d'oublier ici les travaux auxquels s'est livré depuis 1885 M. Hervé pour obtenir, au-dessus de la mer tout au moins, le maintien d'un sphérique à une

altitude constante et sa direction oblique par rapport au vent. Ses deux principaux appareils étaient un stabilisateur, sorte de chapelet en bois dont on immergeait une longueur plus ou moins grande pour obtenir le lestage exact du ballon au-dessus des flots, et un déviateur lamellaire, sorte d'étagère en bois, couchée dans l'eau, dont on inclinait plus ou moins les plans pour créer une résistance qui faisait dévier légèrement le ballon du chemin du vent. Des expériences furent faites en octobre 1901 au moyen de ces appareils par le comte de La Vaulx sur la Méditerranée ; le ballon (3.100 m. c., gonflé à l'hydrogène) demeura 41 h. 5 au-dessus de l'eau, et, parti de Toulon, descendit le surlendemain à l'ouest, en vue de Port-Vendres, alors que le vent le poussait vers le sud-ouest. Mais il faut reconnaître que l'avènement du dirigeable a retiré désormais à ces tentatives le plus sûr de leur intérêt.

Le ballon sphérique demeure et demeurera toujours un vagabond. Et c'est son vagabondage précisément que l'on aime en lui ! Comme on ne sait jamais bien vers quel but il vous emmène, on est délivré de toute préoccupation de direction, on se contente de maintenir au mieux son altitude en jetant de loin en loin une cuillerée de lest ; on abandonne tout souci, on se laisse vivre au fil du vent ! On fait partie du vent soi-même, on ne sent plus le vent ! On demeure piqué sur un point de la voûte, on regarde la terre qui déroule rapidement ses paysages sous la nacelle. Parfois un nuage épais entoure le ballon, la terre n'apparaît plus qu'au travers d'échappées qui subitement se referment ; la vue s'étend à l'infini sur une mer de nuages qui, lentement, s'étirent, se dispersent ; le soleil réchauffe le ballon, le rideau qui cachait la terre s'évanouit, les champs verts et jaunes réapparaissent, et les maisons brillent avec leurs toits mouillés par la pluie.

Le sport du ballon sphérique ne comporte d'ailleurs pas un matériel coûteux. Un ballon d'un millier de mètres cubes vaut, en coton, 3.000 francs environ et peut vivre une dizaine d'années ; les frais accessoires sont peu élevés. Le remisage se fait toujours chez le constructeur, lequel se charge de la conservation et, le jour venu, du gonflement du ballon. Il a, d'ailleurs, été possible de construire des aérostats extrêmement petits et légers, destinés au voyage d'une seule personne de poids très faible, témoin le ballon *le Brazil* (1898) de M. Santos-Dumont (lequel pèse 50 kilos), qui cubait 100 mètres cubes, était gonflé à l'hydrogène, et n'avait pas au total un poids supérieur à 28 kilos !

L'absence totale de danger, de mal de mer, de courants d'air, la parfaite sécurité qu'offre le sphérique entre les mains d'un pilote exercé, l'originalité exquise de ces voyages aériens, ont gagné la femme au sport du ballon. Si nous nous en tenons aux seules statistiques de l'Aéro-Club de France, nous voyons que, du 1<sup>er</sup> janvier au 31 décembre 1907, le nombre des ascensions a été de 491 avec 1.318 passagers dont 154 dames. Peu de sports par conséquent sont moins acrobatiques que celui-ci, et nul n'allie autant que lui la douceur, l'élégance et l'imprévu.

Il serait injuste, au surplus, de ne faire du sphérique qu'un appareil de sport. Le ballon a son utilisation dans l'armée et dans la science. Je rappelle que nos troupes actuellement au Maroc ont employé un ballon captif mobile pour les renseignements sur les mouvements de l'ennemi ; éclairer toujours précieux mais vieillot déjà puisque, sur la proposition de Monge à la Convention en 1793, l'emploi des ballons au service des armées fut décidé : dans la bataille livrée sous les murs de Charleroi, et que l'histoire connaît sous le nom de Fleurus, le 25 juin 1794, l'apparition du ballon captif français produisit sur la garnison hollandaise un effet moral tel que le gouverneur de la ville demanda à capituler « désespérant, disait-il, de cacher sa mauvaise situation à un ennemi qui possédait un pareil moyen d'observation ».

Je rappellerai aussi les services que rendirent les ballons à Paris, en 1870-1871, et le départ de Gambetta et de Spuller passant par-dessus les lignes allemandes pour aller organiser la défense en province.

En ce qui concerne la science, il est juste de signaler les « sondages de l'atmosphère » que le ballon sphérique a permis de tenter et qui ont donné à la météorologie quelques indications de valeur. Si le record des ballons montés par un homme appartient à l'allemand Berson qui a atteint, le 31 juillet 1901, l'altitude de 10.500 mètres, le record des ballons libres appartient au service météorologique de Belgique qui, le 5 septembre 1907, a lancé, à 26.000 mètres de hauteur, un ballon-sonde ; la pression barométrique à cette altitude n'était plus que de 77 millimètres (760 au niveau de la mer), et la température était de -60°. L'invention des ballons-sondes est due à nos compatriotes MM. Hermite et Besançon, comme l'invention du ballon sphérique appartient à l'illustre Français Montgolfier.

La montgolfière, la sphère rigide sous laquelle nos pères brûlaient des bottes de paille mouillée pour la faire monter en l'air, est-elle d'ailleurs complètement

disparue ? M. Godard livrait récemment au gouvernement du Brésil deux de ces antiques engins, mais pourvus d'un brûleur à essence qui donne des flammes d'un mètre de hauteur. Il suffirait d'ouvrir plus ou moins le robinet d'alimentation du brûleur pour faire monter ou descendre la montgolfière. Il y a là une tentative curieuse tout au moins ; elle cherche à libérer les aérostats de leur tyran, le gaz.

## LE « DIRIGEABLE » ET SON RÔLE

Le gaz est un despote autrement redoutable encore dans le ballon dirigeable, puisqu'il n'est plus le gaz d'éclairage mais l'hydrogène, le plus subtil des gaz, le plus fuyard, et puisque son pouvoir de pénétration au travers des étoffes les plus serrées est accru encore par la pression que lui donne le ballonnet ! On peut calculer qu'en moyenne un ballon de 3.000 mètres cubes perd, tant par son étoffe que par ses soupapes, une centaine de mètres cubes chaque jour, en dépit du tissu caoutchouté qui constitue cette étoffe. Or, l'hydrogène est d'une fabrication plus difficile, plus rare, et beaucoup plus coûteuse que celle du gaz d'éclairage. Le prix du mètre cube oscille entre 0 fr. 80 et 1 fr. 50, et les dirigeables en manœuvre sont obligés de se faire suivre par des voitures d'hydrogène comprimé.

Le ballon dirigeable ne se contente pas de ce seul défaut. Il exige encore, puisqu'il demeure gonflé et peut revenir au point d'où il est parti, une habitation conçue à ses dimensions, un hangar spécial, et, aux abords de ce hangar, une équipe d'hommes bien entraînés à l'y faire entrer et à l'en faire sortir. Nous verrons que cette question du hangar est l'une des plus inquiétantes qui soient pour l'avenir pratique des dirigeables. Elle grève singulièrement le budget de ces engins et contribue à faire d'eux des appareils tout à fait inaccessibles aux bourses vulgaires.

Quelles dimensions doit ou peut posséder un ballon dirigeable ? Les érudits discutent et, nécessairement, sont peu d'accord. Les uns tiennent pour réalisable le « petit dirigeable » de 1.000 mètres, le dirigeable de tourisme pour deux, le dirigeable pour voyage de noces ; les autres n'admettent de possibilité que pour le gros, presque l'énorme dirigeable ! L'avenir en décidera, mais il semble bien que la vérité doive se tenir, une fois de plus, entre ces deux opinions, et que le dirigeable, sous la forme du moins que nous lui connaissons, ne puisse jamais devenir un appareil de transport bourgeois et familier comme un coupé ou un double-phaéton !

La dirigeabilité d'un ballon, en effet, n'est pas une qualité qu'il garde constamment puisqu'elle peut être annihilée par un vent possédant une vitesse supérieure à celle de ce ballon. Donc, pour qu'un dirigeable bénéficie le plus souvent possible de sa qualité unique, qui est celle de se diriger à sa guise, il importe qu'il soit doué de la plus grande vitesse. Or, qui dit vitesse dit puissance ; par conséquent, un dirigeable doit posséder un moteur aussi puissant que possible.

Mais ce ne sont là que des mots. Précisons-les par quelques chiffres très simples. Supposons que nous possédions un dirigeable capable de faire 10 mètres à la seconde, c'est-à-dire 36 kilomètres à l'heure, au moyen d'un moteur de 25 chevaux. Nous désirons que le dirigeable, pour surmonter tous les vents, soit capable désormais d'une vitesse double, c'est-à-dire de 20 mètres à la seconde ou 72 kilomètres à l'heure. Quelle puissance devra pouvoir fournir le moteur ? Une puissance double ? Nous sommes loin du compte ! La résistance qu'offre l'air au dirigeable étant proportionnelle au carré de la vitesse, et la puissance pour la vaincre étant égale à cette résistance multipliée par la vitesse, ce n'est pas une puissance double qui nous devient nécessaire, mais une puissance égale au cube de 2, c'est-à-dire huit fois plus grande ! Pour faire du 36 à l'heure, il nous faut 25 chevaux ; pour faire du 72, il nous en faut 200 !

Le poids du moteur croît beaucoup de ce simple fait, on le conçoit, ainsi que celui des annexes du moteur et de ses approvisionnements, ainsi que celui des matériaux plus solides qui entrent dans la constitution d'un ballon appelé à supporter des pressions d'air beaucoup plus considérables. Force nous est donc d'augmenter les dimensions du ballon. Y avons-nous avantage ?

Incontestablement oui, et, théoriquement jamais un ballon ne saurait posséder de dimensions trop vastes, à cause de cette loi de la nature, si précieuse, qui veut que les volumes de deux corps croissent beaucoup plus vite que leurs surfaces. Je m'explique. Voici une sphère de 1.000 mètres cubes ; elle a un diamètre de 12 mètres, il a fallu pour la fabriquer une surface de 483 mètres carrés d'étoffe. En voici une autre de 100.000 mètres cubes telle que la rêvait Henri Giffard pour un ballon captif destiné à l'Exposition universelle de 1889 ; cette seconde sphère a un volume 100 fois plus grand que la première. Quelles sont ses dimensions ? Son diamètre n'est pas tout à fait cinq fois plus grand (57 mètres) ; la surface



d'étoffe nécessaire à sa fabrication est 20 fois seulement plus grande (10.420 mètres carrés) ! Le gros ballon est donc, *proportionnellement*, beaucoup moins vaste, et beaucoup plus puissant que le petit. Un ballon de 100.000 mètres cubes serait capable — ceci indiqué très approximativement à cause des éléments variables de sa constitution — d'enlever environ 60.000 à 70.000 kilos, presque la charge d'un train de marchandises !

Mais les inconvénients de dimensions aussi exagérées en compenseraient vite les avantages ! Le gaz exerçant contre les parois une pression proportionnelle à la section la plus grande du ballon, ou *maître-couple*, la résistance de l'étoffe devrait être plus de 20 fois supérieure ! En outre, si l'on admet, dans un dirigeable de 100.000 mètres cubes, mesurant au maître-couple 35 mètres de diamètre et en longueur 160 mètres, la pression normale par ballonnet de 30 millimètres d'eau, on calcule que l'effort total qui cherche à séparer en deux le ballon dans le sens de la longueur n'est pas moindre de 275.000 kilos !

Quelle enveloppe contiendra jamais ce gaz ? Quelle peau de rhinocéros, ou mieux quelle paroi d'acier ?... Quel hangar logera jamais ce monstre ? Hangar de 45 mètres de hauteur (trois fois celle d'une maison de cinq étages), et de 200 mètres de longueur, *d'une seule portée* ! Quelle machinerie exécutera jamais à bord les manœuvres nécessaires, l'inclinaison des stabilisateurs gigantesques, le jet de plusieurs tonnes de lest ? Quelles équipes seront jamais maîtresses de ce transatlantique aérien le jour où il sera forcé de découcher loin de son hangar, puisque 200 hommes n'ont pas pu retenir le *Patrie* ?

Sauvons-nous loin de ces chiffres terrifiants, et constatons que notre « dirigeable d'armée » actuellement en construction, plus puissant et plus rapide que les « dirigeables de forteresse » *Lebaudy* et *Patrie*, tous enfants de l'ingénieur Julliot, a un volume de 8.000 mètres cubes environ, avec une longueur de 100 mètres, un diamètre de 11<sup>m</sup>,50 au maître-couple, une paire d'hélices à l'avant de la nacelle, une autre à l'arrière, chaque paire actionnée par un moteur indépendant de 120 chevaux. Notre futur dirigeable d'armée aura donc une puissance de 240 chevaux, pour obtenir une vitesse de 60 kilomètres à l'heure.

A quel usage sera-t-il affecté ? Quels services peuvent rendre les dirigeables ? Questions bien controversées encore ! Il semble qu'au point de vue « civil », de riches amateurs doivent, dans un délai assez rapproché, posséder un yacht dans l'air comme ils possèdent un yacht sur la mer. Il est probable aussi que des sociétés se créeront bientôt pour exploiter des dirigeables publics en vue d'excursions quotidiennes aux environs de Paris et même de voyages à travers toute la France ; on calcule qu'une centaine de hangars disséminés sur tout notre territoire suffiraient à assurer un port toujours facile et sûr à ces grands bateaux. La traversée de Paris à Londres et retour est inscrite dans les premiers numéros du programme. Le dirigeable civil s'en tiendra probablement longtemps à ces exploits d'ailleurs quasi miraculeux.

Le dirigeable militaire a un rôle plus immédiat. De l'avis général des hommes de guerre, c'est un engin nouveau dont on ne peut prévoir encore toute la portée, mais qui aura certainement pour conséquences de bouleverser les tactiques connues, car c'est un œil ouvert dans les nuages sur tous les mouvements de l'ennemi. Il ne saurait à cet égard se comparer au ballon captif qui ne peut guère s'élever au-dessus de 300 ou 400 mètres, qui se couche à terre sous un vent de 10 mètres à la seconde seulement, qui sert de cible facile à l'ennemi et lui indique à coup sûr dans quelle direction s'avancent les troupes ; le dirigeable vient de tous les côtés de l'horizon sans trahir ses amis, marche contre tous les vents normaux, monte à toutes les altitudes nécessaires, parcourt en quelques heures toute l'étendue d'un front de bataille. Si, au moment où un peuple est en tiraillements sérieux avec l'un de ses voisins, quelques dirigeables s'en allaient au-dessus du territoire adverse pour examiner sur quels points précis s'opère la concentration des forces, où se porte la menace, le renseignement qu'il rapporterait aurait certes une singulière valeur pour la défense !

Le dirigeable sera-t-il seulement un merveilleux éclaireur ? Ne pourra-t-il pas prendre l'offensive ? Ne pourra-t-il pas bombarder les villes et les concentrations ennemies ? On objecte que l'imprécision d'un tir effectué dans des conditions aussi mauvaises que celles que rencontre l'artillerie à bord d'un dirigeable, lui interdit à jamais ce rôle. Le dirigeable serait tenu de connaître sa vitesse relativement à la terre, connaissance malaisée ; il devrait connaître celle du vent, connaissance presque impossible ! Enfin, il devrait pouvoir, comme le fait toute pièce, rectifier son tir par deux ou trois coups, obligation à laquelle il ne peut satisfaire puisque chaque coup fournit un brusque délestage qui le fait changer lui-même de position !

M. Julliot fait observer, en ce qui concerne cette dernière objection, que les ventilateurs dont sont pourvus tous ses dirigeables ont un débit tel qu'en une seconde

le ballonnet reçoit un poids d'air correspondant exactement au poids du projectile disparu.

Il me semble en tout cas que le dirigeable, assez médiocre assaillant, se prête difficilement au rôle d'assailli. La nuit, par clair de lune, il est peu visible dans le ciel même lorsqu'on est prévenu de son passage. Dans tous les cas, son déplacement incessant en longueur, en largeur et en hauteur, le rend uniforme sur lequel il se déplace et qui ne permet pas à la jumelle de l'officier de voir exactement à quelle distance portent les coups de réglage du tir, font du dirigeable une cible à peu près invulnérable dès qu'il se tient à une altitude de 1.000 mètres seulement. A 2.000 mètres, on démontre qu'aucune pièce ne peut l'atteindre.

Ces notes seront évidemment très largement modifiées par l'avenir. Elles n'ont d'autre objet que d'indiquer sommairement les connaissances actuelles dans un art nouveau qui exigera toujours des hommes qui le pratiqueront le maximum d'intelligence et d'audace.

#### L'« AÉROPLANE » ET SON AVENIR

La classe des appareils plus lourds que l'air est évidemment la plus intéressante de toutes pour la masse du public, car c'est elle qui donnera naissance un jour, encore lointain mais de venue certaine, à la machine à voler populaire. Quelques plans simples et un moteur, telle est la rusticité de l'aéroplane.

Le cerf-volant, son robuste ascendant, est d'ailleurs souvent un engin qui ne se contente pas d'amuser les enfants et réussit à intéresser même des hommes de science. Je rappellerai que, pour le sondage de l'atmosphère, M. Teisserenc de Bort, le directeur de la station météorologique de Trappes, a enlevé jusqu'à une hauteur de 5.000 mètres d'immenses cerfs-volants chargés d'appareils d'enregistrement pour les phénomènes au milieu desquels ils se trouvaient. La corde était remplacée par un câble métallique que soutenaient de loin en loin de petits cerfs-volants auxiliaires et s'enroulait sur un petit treuil à vapeur.

Dans le service des armées, le cerf-volant a quelquefois pu soulever de terre un homme dans une nacelle et a joué ainsi le rôle d'éclaireur avec beaucoup plus d'économie que le ballon captif.

Mais les aéroplanes, reconnaissons-le, présentent de graves défauts qui ne semblent devoir être corrigés que par une sorte de croisement avec un appareil d'une autre classe des « plus lourds que l'air ». L'aéroplane est condamné à la vitesse ; il ne peut y évoluer lentement dans l'air et, à plus forte raison, y demeurer sur place.

« Sa sustentation », a dit le capitaine Ferber, est une fleur qui naît de sa vitesse. » Il en résulte qu'il ne peut s'enlever, ainsi que nous l'avons vu, que s'il a commencé par rouler rapidement sur le sol, obligation qui implique à la fois une longueur de terrain (25 à 30 mètres dans les meilleures conditions) et une qualité de sol qu'on ne rencontre guère que sur les routes. Un aéroplane ne pourrait s'enlever d'un champ labouré qu'avec d'extrêmes difficultés. Il y aura peut-être lieu plus tard, ainsi que le recommandait le colonel Renard et que le préconisent encore d'excellents chercheurs, d'adjoindre aux aéroplanes des hélices de sustentation et d'en faire des *hélicoplans*. Mais on ne saurait nier que cette addition, qui leur permettrait de s'enlever sur place et détruirait une des plus grosses objections qu'on fasse à leur emploi, ne va pas sans compliquer le mécanisme, sans alourdir tout l'appareil, et sans augmenter sa résistance à la pénétration de l'air. Ce sont là de graves objections.

Quant aux qualités de l'aéroplane, elles sont fort nombreuses. Sa stabilité dans l'air est remarquable, sa conduite étonnamment facile, et son atterrissage tout à fait inoffensif à la condition d'être effectué sur un terrain dénudé et plan. Le choix de ce terrain est assez facile puisque, pour un mètre de chute verticale, l'aéroplane privé de son moteur peut parcourir 7 à 8 mètres dans le sens horizontal ; on voit qu'un aéroplane, même surpris par une panne à 100 mètres de hauteur, pourrait choisir dans un rayon de 800 mètres la bande de terrain sur laquelle il descendra. Il va sans dire que l'aéroplane demeure, jusqu'à nouvel ordre, un simple oiseau des champs et qu'il ne saurait fréquenter les villes qu'en venant s'abattre sur les plates-formes d'atterrissage qui pourront lui être réservées sur leur ceinture.

L'aéroplane, si simple qu'il soit déjà, est évidemment très perfectible. Ses dimensions vont se réduire très rapidement dès que la puissance des moteurs et la recherche de surfaces mieux pénétrantes à l'air le permettront. Son poids diminuera lui-même dès que le bois, les toiles et leurs tendeurs pourront être remplacés par des plans métalliques très minces, dès que le nombre d'amateurs de ce sport passionnant sera assez grand pour déterminer une fabrication d'appareils méthodique.

\*\*\*

Certes, la locomotion aérienne, dès qu'elle va s'acclimater chez nous, sera une grande révolutionnaire de nos

mœurs et de nos habitudes. Lorsqu'elle sera définitivement gagnée à l'homme, elle transformera le monde entier radicalement, puisque les vitesses de transport atteindront des valeurs insoupçonnées même des automobiles et qu'aucune région, si sauvage et inexplorée qu'elle soit aujourd'hui, ne pourra se préserver de l'invasion des sauterelles humaines.

Sera-ce un progrès ? Les esprits chagrins le nieront bien vite. La locomotion aérienne accroîtra évidemment la liberté de chacun de nous et donnera même aux criminels des facilités dont ils lui seront reconnaissants ; mais il est patent que cette liberté de tous sera préjudiciable à chacun, car elle étendra dans d'étranges proportions les limites de l'indiscrétion. Nul ne sera assuré que des curieux ailés ne viendront pas tout à coup frôler la fenêtre de sa chambre pour voir comment il fait le nœud de sa cravate ; les dîneurs en plein air verront soudain leur potage se saler d'une pincée de lest ; et le bourgeois, sous son vaste chapeau de paille, fumant paisiblement sa pipe dans un coin de son jardin, s'indignera que des ombres passent au-dessus de ses fleurs, que des oiseaux nouveaux s'en viennent apprendre si ses petits pois sont bientôt mûrs ! Et les misanthropes creuseront des galeries sous la croûte terrestre pour se soustraire à ces abominations !

Mais ce sont là en somme les petits côtés, les côtés amusants de la question. Si l'on voulait discuter des avantages de la locomotion aérienne, on serait amené à philosopher à perte de vue et à se demander si le progrès contribue en quoi que ce soit au bonheur de l'humanité, puisqu'il lui crée en même temps des besoins nouveaux très impérieux, et des moyens de les satisfaire toujours très imparfaits ! Pour s'en tenir aux seuls engins de locomotion, l'aéroplane est-il un progrès sur l'automobile ; l'automobile en est-il un sur la bicyclette, la bicyclette sur le cheval, le cheval sur le chariot d'un roi faînéant ?

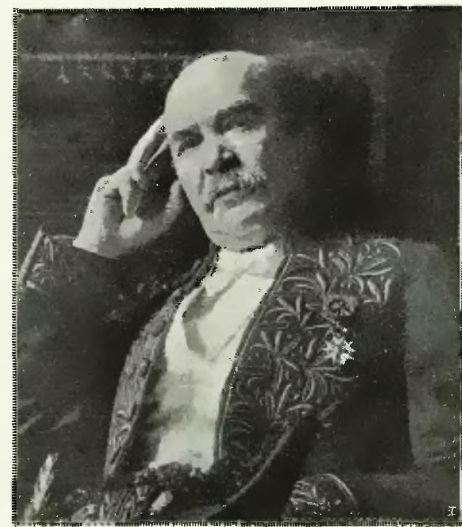
Par contre les optimistes ont-ils raison de voir dans la locomotion aérienne la panacée à toutes les méchancetés humaines, le germe de la confraternité universelle, du socialisme sincère et de l'internationalisme savoureux ? Evidemment non ; les hommes ne seraient plus des hommes s'ils transformaient en engins de pacification des appareils si bien appropriés aux besoins de la guerre ! Mais je m'enrôle cependant avec joie dans le parti des optimistes, et je suis de jour en jour avec un peu de fièvre la marche de ce progrès fantastique, sans me demander où il nous mènera, pas plus que je ne m'interroge sur les fins dernières du téléphone et des ondes hertziennes !

Ne nous dissimulons pas d'ailleurs qu'autour de notre jeune aigle vont bientôt s'abattre des corbeaux, sous la forme de règlements croissants. Le jour où il commencera à pleuvoir des gouttes d'huile et où la femme d'un chef de bureau aura reçu un écou dans le parterre de son chapeau, la loi nouvelle commencera à s'agiter dans le carton vert. Le gendarme aérien est tout prêt à être gonflé.

L. BAUDRY DE SAUNIER.

#### ÉMILE GEBHART

M. Emile Gebhart qui, depuis quelque temps, avait dû renoncer à sa chaire de la Sorbonne, où il professait d'une façon remarquable un cours très suivi de littérature méridionale, vient de mourir, à l'âge de soixante-huit ans. Petit-neveu du général Drouot, il était né à



M. Emile Gebhart.

Nancy, en 1839. Après avoir terminé ses études à Paris, sans passer par l'Ecole normale, il se fit recevoir docteur ès lettres à vingt ans ; puis il fut admis à l'école d'Athènes. Nommé, à son retour, professeur à la faculté de Nancy, il était, en 1880, appelé à la Sorbonne. Il appartenait depuis 1895 à l'Académie des sciences morales et poli-





Le char de la reine de Saint-Sébastien.



Le char de la reine des reines de Paris.

tiques, et depuis 1904, à l'Académie française, qui l'avait élu en remplacement de Gréard.

Le champ de ses études favorites embrassait l'antiquité, le moyen âge chrétien et la Renaissance latine. Outre ses nombreux ouvrages d'érudition écrits d'un style clair et élégant, Emile Gebhart a publié une série de contes ingénieux et charmants sous le titre : *les Jardins de l'histoire*. Sa mort est une perte sensible pour l'université et pour les lettres.

#### LA MORT DU COMTE POTOCKI

Le 12 avril, à Lemberg, le comte Potocki, gouverneur de Galicie, tombait mortellement frappé de cinq coups de revolver par Miroslav Siczinsky, un jeune étudiant ruthène, qui lui avait demandé audience sous prétexte de solliciter une place. Atteint au-dessus de l'œil gauche, à la poitrine, au pied et au bras gauche, le gouverneur expira une heure plus tard. Le meurtrier, immédiatement arrêté, déclara qu'il l'avait tué pour des motifs exclusivement politiques.

Le corps du comte Potocki fut transporté à Krzeszowibe, près de Cracovie, où les funérailles eurent lieu le mercredi 15.



Le comte Potocki dans la chapelle ardente. — Phot. Rych.

#### LES FÊTES POPULAIRES DE PAQUES A SAINT-SÉBASTIEN

Les reines de nos marchés, couronnées lors de la dernière mi-carême, viennent de passer les Pyrénées pour un agréable voyage.

Le samedi 18 avril, accompagnées de plusieurs membres du Comité des fêtes de Paris, elles arrivaient à Saint-Sébastien, où la commission des fêtes locales leur avait préparé une très brillante réception.

Aux accents de la *Marseillaise*, elles y firent une entrée triomphale, et les « reines » espagnoles furent les premières à leur souhaiter la bienvenue, en leur offrant de magnifiques bouquets. Tous les balcons étaient pavoisés aux couleurs franco-espagnoles ; une foule énorme se pressait dans les rues, acclamant les jeunes et gracieuses souveraines, quand elles se rendirent en voiture au lunch de la municipalité. Le lendemain dimanche, toujours acclamées, elles prirent part ensemble à une cavalcade, puis assistèrent à une grande corrida et à un concert suivi d'un bal donné dans la salle des fêtes du Casino.



La levée du corps du comte Potocki, à Krzeszowibe. — Phot. Kordyan.



## LES LIVRES ET LES ÉCRIVAINS

## Histoire.

⌘ Lorsque, dans les premiers jours de mars 1808, Son Altesse Impériale le prince Joachim Murat, grand-duc de Berg, envoyé par Napoléon en Espagne, s'arrêta à Bayonne, la ville s'empresse de fêter cet important personnage, et la municipalité lui offrit un brillant « ambigue ». Les dames invitées trouvèrent fort à leur goût, dans son uniforme blanc galonné d'or, ce grand-duc de féerie que suivait une maison militaire fastueuse comme une cour. Mais, en cette fête, l'affluence était telle que, sous le poids des assistants, le plancher s'écroula. Très maître de soi, au milieu de l'effolement général, le prince saisit d'une main vigoureuse la balustrade d'une loge et, tenant toujours sa danseuse suspendue par la taille, attendit entre ciel et terre qu'on vint le secourir. L'anecdote nous est contée, dans une très remarquable étude sur *l'Espagne et Napoléon*, 1804-1809 (Plon, 7 fr. 50), par M. Geoffroy de Grandmaison, qui considère cet épisode comme un trait symbolique de la vie toute en fanfare de Joachim Murat. « Pour ce cadet de Gascogne, l'existence fut une grande salle de bal que l'on traverse en costume de parade et où l'on déploie tantôt sa grâce, tantôt sa force, jusqu'à la catastrophe finale où disparaît, dans les cris et la poussière, l'aventureux et brillant héros de la tragédie. » A ce somptueux vaillant, à ce maladroit magnifique, M. de Grandmaison consacre les pages les plus captivantes et, si nous pouvons dire, les plus « nouvelles » de son très beau livre. Le rôle et l'œuvre de Murat en Espagne sont admirablement étudiés et précisés à l'aide de documents qui dissipent des légendes et contrarient certaines opinions trop généralement admises. Mais aussi les chapitres où, après nous avoir présenté Godoy, le puissant favori, au sournois visage de faquin, l'auteur nous montre la triste famille royale d'abord en ses palais de Madrid et d'Aranjuez, puis, à Bayonne, tenant ses rôles dans la tragédie imaginée par Napoléon, plairont infiniment par les mille détails qui leur donnent tant de vie pittoresque.

⌘ Au reste, les amateurs de livres d'histoire sont, nous devons le constater, particulièrement bien traités, cette année, par les éditeurs, et, parmi les toutes dernières publications, c'est vraiment un plaisir que de leur signaler, en outre d'un ouvrage consciencieux sur *l'Enfance de Paris* (A. Colin, 3 fr. 50), par M. Marcel Poète, et d'un copieux et non moins honorable travail sur *le Châteaueau historique de Vincennes* (Tome I. Daragon), par M. F. de Fossa : un déconcertant *Marquis de Saint-Huruge, généralissime des sans-culottes* (Ferrin, 5 fr.), par M. Henri Furgeot qui suit patiemment en ses singuliers avatars l'existence brouillonne de cet insupportable agité ; une étude législative, économique et sociale, très complète, de M. Amédée Vialay, sur *la Vente des biens nationaux pendant la Révolution française* (Ferrin, 3 fr. 50) ; une biographie, par M. Raoul Arnaud, de M<sup>me</sup> Adélaïde d'Orléans (Ferrin, 5 fr.), où il n'est pas exclusivement question de l'« Égérie de Louis-Philippe », mais où, entre autres curieuses choses, nous apprenons qu'au sacre de Charles X, le duc d'Orléans déploya un luxe vraiment royal et porta, sans trop de ridicule, la couronne ducale et la robe d'hermine et d'or de Pharamond, tandis qu'à bonne distance, M. Rothschild paraissait dans un singulier uniforme rouge, orné de deux petites épaulettes, semblable à « celui de ces marchands d'eau vulnérable suisse qui encombre les carrefours de Paris ». — Dans un autre livre, très agréable : *l'Institut de France et le Second Empire* (Plon, 3 fr. 50), M. Adolphe Lair a réuni des souvenirs anecdotiques sur un corps éminent qui fut rarement en parfaite communion d'idées avec le pouvoir ; et il nous rappelle quelques bons mots d'académiciens frondeurs, notamment celui de Dupin aîné qui, en apprenant la confiscation des biens de la famille d'Orléans, s'écria : « C'est le premier vol de l'aigle ! » Enfin on trouvera de réelles émotions dans la lecture des *Mémoires et Correspondance de Louis Rossel* (Stock, 3 fr. 50), éloquentement présentés par M. Victor Margueritte ; Rossel, ce vaillant et généreux illusionné, cet infortuné grand homme de la Commune que le gouvernement de l'ordre hésita si longtemps à fusiller, comme si, en ce cas particulier, il ne se sentait pas sûr de sa justice.

## Voyages. Etudes économiques.

⌘ M<sup>me</sup> la princesse Bibesco guide notre imagination charmée dans les *Huit Paradis* qui sont huit villes enchantées de la Perse et de l'Asie-Mineure (Hachette, 3 fr. 50). Avec ce charmant écrivain habile aux reconstitutions, on voit défiler, à Téhéran, les anciens féériques cortèges des souverains divinisés qui s'en allaient, précédés du « Seigneur Bourreau » et suivis de l'Historiographe, parmi la foule prosternée ; on ose franchir le seuil de ces palais de rêve, l'enceinte de ces jardins de roses, ou, pour le monarque seul, en présence de ses femmes dévoilées, se donnent des fêtes des Mille et une Nuits. Et l'on frissonne un peu en découvrant, dans quelque coin du musée impérial, la robe écarlate, le « Manteau de la Colère » que les shahs défunts revêtaient lorsqu'ils voulaient faire mourir.

— *Hors des chemins battus* (Calmann-Lévy, 3 fr. 50), à travers les maquis de bambous, on peut — en toute sécurité — accompagner M. le lieutenant-colonel Peroz dans sa chasse dramatique au dernier grand pirate de l'Annam, et, le bandit enfin capturé, on se transporte fort aisément pour un voyage d'exploration, dans *Nos Confins sahariens*. Sous ce titre, le capitaine Arnaud et le lieutenant Cortier rendent compte (Lib. Larose) de leur magnifique randonnée d'Alger à Cotonou. Un sous-titre : « Etude d'organisation militaire », précise le but de la mission qui leur était confiée. Nous avons consacré (numéro du 21 décembre 1907) un long article à ce voyage. Nous n'y reviendrons pas en détail. Il a démontré, après la curieuse traversée de l'Afrique par M. Henry Savagelandor, la parfaite sécurité que présentent actuellement, pour les voyageurs, explorateurs ou simples touristes, les régions sahariennes, et qu'une excursion à travers le désert est désormais, grâce aux méharistes, à la portée des plus craintifs sportsmen. Au point de vue militaire, il a été des plus intéressants et apporte des indications précieuses pour l'organisation de la police dans nos possessions de l'Afrique occidentale. — Deux autres volumes seront lus avec fruit par ceux qui veulent faire de la colonisation ou s'intéressent seulement à l'expansion de notre race : *Comment on devient colon* (Fasquelle, 3 fr. 50), le livre très utile et très documenté de M. Charles Géniaux, et *France d'exil* (Armand Colin, 3 fr. 50), par M. Henry Bary qui, en étudiant, sous la forme agréable du roman, certains aspects de l'émigration française au Canada, critique notre éducation traditionnelle qui méconnaît les réalités élémentaires. — Enfin, mentionnons comme publications de grande actualité, une série d'ouvrages sur le nouveau monde : *Aux Etats-Unis, les Affaires et les Idées* (A. Colin, 3 fr. 50), par M. le vicomte G. d'Avenel ; *les Etats-Unis, puissance mondiale*, par M. Archibald Cary Coolidge, professeur à l'université Harvard (Traduction de M. Robert L. Cru. — Armand Colin, 4 fr.) ; *Américains et Japonais* (même librairie, 4 fr.), par M. Louis Aubert, études bonnes à connaître et que l'on rapprochera du livre substantiel de M. Paul Adam : *les Impérialismes et la Morale des peuples* (Boivin, 3 fr. 50), pour se faire une opinion sur les crises industrielles et financières qui inquiètent, en ce moment, la vieille Europe.

⌘ Dans l'une de nos dernières notices, également consacrées aux voyages, nous avons parlé du livre de MM. G. de Beauregard et L. de Fouchier : *Voyage en Portugal*, et de l'ouvrage de M<sup>me</sup> Zeys : *Une Française au Maroc* (Lib. Hachette). Le prix de chacun de ces volumes est de 4 francs au lieu de 3 fr. 50 ainsi qu'il avait été inexactement indiqué. Ajoutons que l'auteur des *Souvenirs d'Egypte*, incidemment signalés par nous dans la même notice, est M. E. Daullia.

## Médecine. Hygiène.

⌘ Les médecins ont, au moins autant que les poètes, le droit de s'occuper du printemps, ce grand sourniois qui, avec ses plus gracieux sourires, nous ménage tant de vilains tours. En aucune saison peut-être, on n'est aussi fréquemment malade, accablé, nerveux, qu'en ce si joli mois d'avril ; et c'est évidemment, pour nous tous, une raison de bien accueillir les « conseils du docteur » que nous offrent, en leurs collections physiologiques, les différents libraires. Nous ne pouvons évidemment énumérer tous ces ouvrages, mais nous signalerons très volontiers : l'excellente étude, très substantielle, très pratique et si clairement écrite, de M. le docteur Albert Deschamps sur les *Maladies de l'été*.

*les Asthénies générales* (Alcan, 8 fr.) que préface de M. le professeur F. Raymond ; et aussi des traités d'hygiène : *la Lutte contre les microbes* (A. Colin, 3 fr. 50), par le docteur Etienne Burnet ; *Notre Corps, son entretien, son hygiène* (Delagrave, 3 fr.), par M. E. Brucker, docteur ès sciences ; *Hygiène de la peau et du cuir chevelu* (Delagrave, 1 fr. 50, relié, 2 fr. 50), par le docteur Bodin, professeur à l'école de médecine de Rennes ; *Hygiène du cardiaque* (même éditeur, mêmes prix), par le docteur Fiesinger ; *Hygiène hospitalière* (Baillière), par le docteur Louis Martin, médecin en chef de l'hôpital Pasteur, et enfin un opuscule sur *la Purgation* (Ferrin, 2 fr.), l'universelle médecine que M. le docteur Burlureau, réagissant contre une tradition, au moins vénérable, appelle « un danger social ».

## DOCUMENTS et INFORMATIONS

## LE PLUS PETIT CONSCRIT DE FRANCE.

Le département de la Dordogne paraît détenir le record du minimum de taille et de poids, en ce qui concerne les hommes



Louis Javanaud, le plus petit conscrit de France. — Phot. E. Maurer.

du contingent de la classe 1907. C'est, en effet, à la commune de Clermont (canton d'Exideuil), qu'appartient Louis Javanaud, mesurant sous la toise 1 m. 14, et pesant 29 kilos seulement. La photographie que nous reproduisons, prise au milieu du conseil de revision, dont ce sujet exceptionnel retient particulièrement l'attention, permet de juger de l'exiguïté de sa personne. Très bien constitué, relativement vigoureux, jouissant d'une excellente santé, Louis Javanaud, qui garde habituellement le troupeau de ses parents, serait peut-être capable de faire un brave « petit soldat » ; mais bien qu'on ait une tendance à abaisser de plus en plus la taille minima des conscrits reconnus aptes au service, il est peu probable que le ministre de la Guerre enlève le jeune berger à la vie rurale pour le transporter à la caserne.

## UN SURVIVANT DE LA « BELLE-POULE ».

Est-ce bien, cette fois, le vrai « dernier » survivant de la *Belle-Poule*, qui, sous le



M. J.-P. Civatte, survivant de la *Belle-Poule*, et sa femme. — Phot. de M. H. Tourniaire.

commandement du prince de Joinville, ramena de Sainte-Hélène, en 1840, les cen-

dres de Napoléon I<sup>er</sup> ? Nous n'oserions l'affirmer ; car, en pareille matière, une prudente circonspection s'impose. Toujours est-il qu'un des survivants de l'équipage de la frégate historique existe encore : c'est un habitant de Nice, M. Pierre Civatte, né à la Colle (Alpes-Maritimes), le 29 juillet 1823. Engagé dans la marine de l'Etat, à l'âge de quatorze ans, il devint premier-maître, puis maître de port à Alger, et prit sa retraite en 1885. Ce brave marin a fait presque toutes les campagnes navales du siècle dernier ; il a été décoré de la médaille militaire en 1860 et de la Légion d'honneur en 1866. Malgré ses quatre-vingt-cinq ans bientôt sonnés, il a conservé une grande lucidité d'esprit, et, il y a quelques jours à peine, il épousait en troisièmes nocces une femme de quarante-six ans.

## CHATEAUBRIAND ÉTAIT-IL MALADE ?

Aucun médecin, étudiant la vie d'un homme marquant, ne peut manquer de découvrir chez celui-ci destares et des indices pathologiques. Aussi, M. G. Masoin, membre de l'Académie de médecine de Belgique, trouve-t-il chez Chateaubriand des « passions vagues », des hallucinations, du délire, des tristesses. On pourrait y ajouter un peu de délire de la persécution, car Chateaubriand affirme, après le siège de Thionville, avoir eu une variole confluyente. Or, aucune cicatrice ne lui est restée, ce qui fait croire à M. Masoin que cette terrible variole n'était en réalité que de l'urticaire. M. Masoin ne nie pas le délire dont parle Chateaubriand ; il y voit même de la lypémanie. Plus tard, à Londres, Chateaubriand fut tuberculeux... Avec tout cela, pour le médecin belge, Chateaubriand a surtout été un faux malade.

La mélancolie, dont le grand écrivain parle si souvent, est invraisemblable. Car Chateaubriand est actif ; il a un style badin et gai pour raconter les plus tristes aventures ; il s'habille avec recherche et marche d'un pas léger, sans jamais oublier de se mettre une fleur à la boutonnière. A l'époque où il publie *René*, ses intimes le décrivent plein de gaieté. Il se plaint souvent, mais c'est par habitude, pour occuper les gens, un résultat de son orgueil et de son esprit de pose. Mais si son orgueil fut sincère, sa mélancolie le fut beaucoup moins.

De sorte que, en définitive, Chateaubriand fut un malade imaginaire. On ne peut le placer dans les cadres de la pathologie mentale : opinion différente de celle de M. Lombroso qui place Chateaubriand dans les demi-fous. Mais qui donc n'est pas, au moins, un demi-fou, pour M. Lombroso ? Il ne faut pas abuser de cette plaisanterie qui consiste à tenir pour aliéné tout individu d'intelligence supérieure : même en science les plaisanteries les plus courtes sont les meilleures, surtout en France.

En réalité, Chateaubriand n'a été ni plus ni moins malade qu'une quantité de gens. Ce n'est pas une raison, toutefois, pour nier son talent.

## LE POISON DE LA FATIGUE.

Depuis longtemps déjà, les physiologistes sont d'avis que les symptômes de la fatigue sont dus à un produit toxique de l'activité musculaire.

Il semble que des produits de ce genre existent aussi chez les plantes, ce qui tendrait tout au moins à prouver que les muscles ne sont pas les seuls générateurs de poison. Les récentes recherches d'un chimiste allemand, M. Weichardt montrent qu'on peut extraire des muscles des animaux morts dans un état de fatigue extrême une toxine ayant sur l'organisme animal une action toxique. Injectée à dose inférieure à la dose mortelle, la toxine ralentit la respiration et abaisse la température. Administrée à dose trop faible pour produire un effet toxique, elle confère l'immunité, et le sérum sanguin de l'animal immunisé contient une antitoxine qui dissipe les effets de la fatigue. M. Weichardt a trouvé que la toxine existe aussi dans certaines substances végétales, l'opium, les têtes de pavot, le curare, le lactucarium. Elle produit le même effet que la toxine tirée des muscles des animaux surmenés.

L'action des narcotiques est donc, dans une certaine mesure, le résultat de l'introduction, dans l'organisme, de la toxine de la fatigue : ils procurent une fatigue artificielle, et l'état réparateur provoqué par la présence de cette toxine.





Un atelier avec sa dynamo.



La buanderie sur les toits

UNE MAISON OUVRIÈRE MODERNE CONSTRUITE PAR LA SOCIÉTÉ PHILANTHROPIQUE

## LES LOGEMENTS-ATELIERS.

La Société philanthropique, que préside le prince Auguste d'Arenberg, a inauguré ces jours derniers un immeuble dont la conception originale et très moderne marque un progrès sérieux de l'œuvre des logements économiques.

Alors qu'à Lyon, et surtout à Saint-Etienne, les milliers de tisseurs et de rubaniers ont, à côté de leur habitation, un atelier où ils travaillent en famille, utilisant un métier mû par la force électrique, le petit industriel parisien est obligé de louer, souvent fort loin de chez lui, un atelier étroit, mal aéré et mal éclairé. Aussi, depuis quelque temps, la Société philanthropique, dont la fondation remonte à 1780, projetait la construction d'une vaste maison où l'ouvrier pût trouver à bon compte, non seulement l'air et la lumière, mais encore la force motrice. Un legs important, consenti par M<sup>lle</sup> Marie Souvestre, fille du romancier breton, a permis de tenter cette intéressante expérience.

Au coin de la rue d'Allemagne et du passage de Melun on a édifié un vaste immeuble de six étages répondant aux diverses conditions d'hygiène que l'on s'attache aujourd'hui à réaliser dans toutes les constructions de ce genre. Sur chaque palier, ouvrent quatre logements comprenant deux pièces, une cuisine, et un atelier, relativement vaste, éclairé par une baie vitrée sur toute sa largeur, où est installée une dynamo, de la force nominale de 2 chevaux, alimentée par le courant du secteur. Le prix du loyer varie entre 600 à 700 francs. Bien entendu, l'électricité consommée se paye en sus, au tarif municipal.

Douze logements sur quarante-huit sont déjà occupés, et la variété des industries qu'ils abritent tendrait à montrer l'utilité de l'œuvre nouvelle. On y voit, en effet : un polisseur sur métaux, un fabricant d'outils, un diamantaire ; un confiseur, qui remplace « l'huile de bras » par l'électricité pour brasser ses pâtes, etc...

Des salles de bains installées en sous-sol et des jardins suspendus, meublés de buanderies et de séchoirs à linge, achèvent de donner un peu de confort aux ménages laborieux, locataires de la Société philanthropique.

## LES CHIGNONS DES CORÉENS.

Les Coréens, lorsqu'ils se marient, ont coutume de laisser pousser une partie de leurs cheveux et de les nouer sur le sommet de la tête. A cette coutume, ils tiennent beaucoup. Par contre, les Japonais, on ne sait trop pourquoi, ont horreur de cette habitude.

Est-ce parce qu'ils ont fait eux-mêmes le sacrifice de leur coiffure nationale au moment de la restauration impériale de 1868 ? Alors leurs sentiments envers le chignon des Coréens seraient faits de regrets et de jalousie.

Toujours est-il que, parmi les règlements édictés par les Japonais dès leur deuxième occupation, se trouve une mesure, renouvelée d'ailleurs de leur première occupation en 1894-1895, et qui intime l'ordre de couper les chignons.

Cet ordre provoque dans le pays une profonde émotion, et les Coréens ne s'em-

pressent pas de suivre l'exemple de leur empereur, qui a bravement fait le sacrifice de sa coiffure, sous l'influence des insulaires.

Quel sera l'issue de ce conflit ? Le résident général est, paraît-il, convaincu qu'aucune réforme réelle et profonde ne sera accomplie en Corée sans ce changement de la coiffure, qui sera le symbole de l'ère nouvelle.

## LE MONOX.

Le docteur Potter vient de réussir à produire un nouveau corps qu'il appelle *monox* et qui, dans le formulaire chimique, représente le protoxyde de silicium.

Le monox est une poudre brune, extrêmement fine et légère, à arêtes et angles très vifs, insoluble dans tous les liquides où il reste facilement en suspension. En le mélangeant avec de l'huile, on peut obtenir de l'encre d'imprimerie et des enduits qui paraissent devoir résister longtemps aux intempéries. Il jouerait encore un rôle utile dans la composition de certaines pâtes céramiques, et constituerait une excellente poudre abrasive.

Enfin, le monox possède la propriété curieuse de prendre et de garder, avec une rare facilité, une charge d'électricité : il suffit du frottement qu'il subit quand on en souffle une petite quantité à travers un tube de caoutchouc. La poussière ainsi électrisée adhère fortement aux surfaces, mauvaises conductrices ; et l'on essaye, aux Etats-Unis, de préparer de cette façon des filtres destinés à purifier l'air employé pour la ventilation des locaux habités.

## INCENDIE DE L'ÉGLISE DE LA GARNISON, A BERLIN.

Le 13 avril, vers 8 heures du soir, un incendie se déclarait dans l'église de la Garnison, à Berlin ; rapidement, les flammes consumaient la charpente de la toiture, le clocher s'écroulait, et bientôt, malgré les efforts des pompiers, du vieil édifice, il ne restait plus que des ruines fumantes. Commencé en 1701, sous le roi de Prusse Frédéric I<sup>er</sup>, détruit en 1720 par une explosion qui coûta la vie à soixante-douze personnes, il avait été reconstruit en 1722, sous Frédéric-Guillaume I<sup>er</sup>. C'est là que, jusqu'à l'achèvement de la cathédrale, l'empereur Guillaume II et sa cour allaient entendre l'office du dimanche, et ce sanctuaire était pour les Berlinoises un lieu particulièrement vénéré, à cause des trophées de guerre dont il était décoré. On y voyait, en effet, des drapeaux pris à l'ennemi, pendant la guerre de sept ans, au temps de Frédéric le Grand, puis aux époques de la Révolution et du premier Empire, notamment une collection d'étendards français, que les Prussiens, lors de leur entrée à Paris en 1815, avaient enlevée du musée d'artillerie de Saint-Thomas d'Aquin. Tous ces souvenirs, sauf, dit-on, deux aigles rapportées par Blücher, ont été réduits en cendres.

A la première nouvelle du sinistre, on a pu croire en France que nos drapeaux livrés à l'Allemagne, après les capitulations de Metz et de Sedan, avaient été également anéantis, et, à ce sujet, dans une de ses chroniques du *Temps*, M. Jules Claretie, avant d'être mieux informé, exprimait en

termes éloquents une légitime émotion. Mais l'église de la Garnison de Berlin ne possédait pas ces trophées de 1870 ; c'est aux voûtes de la *Garnison Kirche* de Postdam qu'ils furent et demeurent appendus.

## LES NATURALISATIONS EN FRANCE.

Dans un pays comme le nôtre, où la population ne s'accroît plus guère du fait des naissances, il y a intérêt à suivre de près le mouvement des naturalisations. Pour l'année 1907, le chiffre est assez satisfaisant ; il est de 2.576, en augmentation de 427 sur 1906. En comprenant les naturalisations, les réintégrations et les déclarations, 5.434 personnes majeures, comprenant 3.300 hommes et 2.134 femmes, sont devenues Françaises en France, en Algérie

et aux colonies, dans le cours de l'année dernière.

A ce nombre, il convient d'ajouter 4.220 mineurs, sur lesquels 3.767 sont devenus irrévocablement Français, et 453 ont conservé la faculté de décliner la qualité de Français dans l'année qui suivra leur majorité.

Il y a lieu de remarquer que le nombre des individus qui, en 1907, ont répudié la qualité de Français, a considérablement augmenté. Il s'est élevé au chiffre de 1.250 (au lieu de 1.067 en 1906), qui n'avait jamais été atteint. En 1905, il n'y avait eu que 843 répudiations.

Au total, l'excédent des acquisitions de la qualité de Français, en 1907, relativement à l'exercice précédent, n'est que de 826.



Intérieur de l'église de la Garnison, à Berlin, après l'incendie.





M. Theo Bouwmeester en tenue de ville.



Jean Hertz, l'incendiaire.



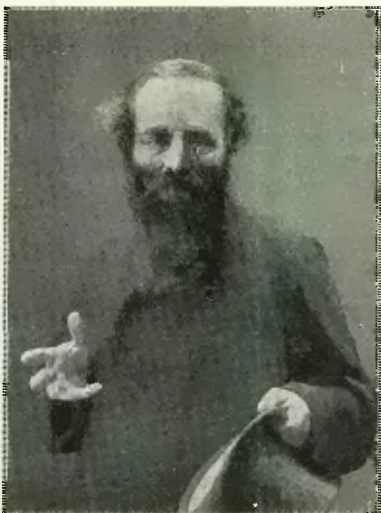
Guillaume, son frère.



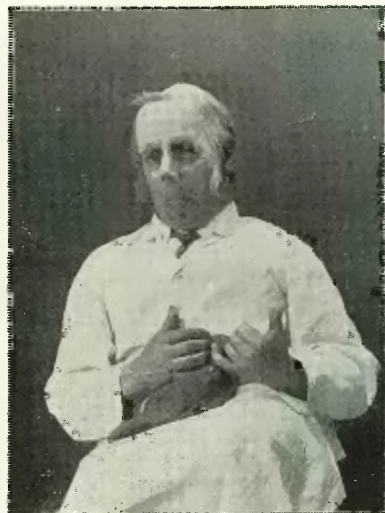
Gustave de Graaf, son beau-père.



Le policeman Thomson



Le témoin Levinski (cabaretier).



Le témoin Peters (épicier).



Le témoin Bikow (anarchiste).

LES TRANSFORMATIONS OPÉRÉES EN QUELQUES SECONDES PAR L'ACTEUR THEO BOUWMEESTER POUR JOUER LES SEPT RÔLES DE « L'INCENDIAIRE »

## LES THÉÂTRES

Le Gymnase a renouvelé son spectacle d'une fort agréable façon. Il nous présente d'abord une curiosité étrangère : un drame en un acte de M. Heyermans, *L'Incendiaire*, dont sept rôles sur neuf sont tenus par le même interprète, M. Theo Bouwmeester, fils de M<sup>me</sup> Bouwmeester, célèbre actrice hollandaise, et neveu du non moins célèbre acteur Louis Bouwmeester. Il vient de jouer à Londres *L'Incendiaire* durant quatre années consécutives. Un juge d'instruction enquête sur l'incendie d'un magasin de cartonnages ; il fait comparaître d'abord le patron du magasin, puis le frère, puis le beau-père du patron, puis un policeman, un cabaretier, un épicier, un anarchiste ; ces témoins se succèdent dans son cabinet avec un intervalle de quatre à cinq secondes ; cela suffit à M. Theo Bouwmeester ; à peine a-t-il disparu qu'il reparait, ayant changé, non seulement de tête et de costume, mais d'attitude, de gestes, de voix : Fregoli nous étonna jadis par des changements qui n'étaient pas plus rapides, mais M. Theo Bouwmeester ne se contente pas d'accomplir un tour de force de music-hall ; de chacun de ses rôles il fait un type différent d'âge, de caractère, de nationalité, et il le présente instantanément chaque fois avec une intensité de vie extraordinaire.

Le Gymnase joue ensuite trois actes nouveaux de M. Sacha Guitry, *le Scandale de Monte-Carlo*. Le vieux comte Davégna se trouve, à Monte-Carlo, inopinément mêlé à l'existence de la jeune Rosette, dont l'ami, pris en flagrant délit de tricherie, est obligé de fuir ; le comte ramène sa conquête à Paris, mais cette escapade a, chez la famille Davégna, des répercussions imprévues ; enfin Rosette abandonne son vieil ami, qui rentre mélancoliquement au domicile conjugal, où sa femme le consolera. Cette comédie, dont le scénario paraît si sec et si simple, est parée de toutes les qualités qui caractérisent déjà le talent très personnel de M. Sacha Guitry : esprit abondant et facile mais vraiment jeune et franchement gai, fantaisie, entrain perpétuellement éveillés, mouvement et vie. M. Tarride, M<sup>me</sup> Marie Magnier jouent à merveille les rôles du comte et de la comtesse.

M. Xanrof, l'auteur des chansons que popularisa jadis M<sup>me</sup> Yvette Guilbert, et de pièces à succès telles que *le Prince consort*, *Bouffe la Route*, vient de faire représenter aux Folies-Dramatiques une comédie-vaudeville en trois actes pleins d'heureuses trouvailles et très alertement dialogués : *le Coup de foudre*. Ce coup de foudre, qui donne son titre à la pièce, provoque une infinité de péripéties joyeuses, légères, risquées, mais nullement grossières. M<sup>me</sup> Augustine Leriche, à la fantaisie puissante, entraîne au succès la troupe des Folies-Dramatiques.

Le Théâtre Réjane a repris *la Rafale*, la pièce de M. Henry Bernstein, qui eut un si retentissant succès au Gymnase, interprétée par M<sup>me</sup> Simone (ex Le Bargy) et M. Dumény ; *la Rafale* a retrouvé au Théâtre Réjane, avec la même interprétation, le même succès.

## LE COMBAT D'EL MENABHA

(Voir les gravures et les cartes, page 281.)

Les événements du Maroc viennent d'avoir une malheureuse répercussion dans le Sud-Oranais. Le 16 avril, avant le lever du jour, un camp français, établi à 10 kilomètres du poste de Talzaza, a été surpris par une harka de Marocains et de Berabers, dont on surveillait pourtant depuis quelque temps les mouvements. Un combat acharné s'est engagé, qui a été plus meurtrier, lui seul, qu'aucun de ceux qu'aurait livrés le général Drude et le général d'Amade depuis le commencement des hostilités, puisqu'il nous a coûté 30 morts et 98 blessés.

Dès le commencement du mois de mars, on avait eu l'impression qu'une agitation se préparait dans le Tafilalet. Une harka s'y formait parmi les tribus de l'Atlas et de la Haute Moulouïa, excitées par des appels à la guerre sainte, pour se lancer vers Béchar et Figuig. Des mesures furent prises. On renforça les postes frontières.

La harka, enfin prête, et forte d'abord de 1.500 hommes, sous le commandement de Moulaï-Lhassan, vint camper, au début d'avril, à Ain Chair, où elle reçut d'importants renforts. Le 8 avril, le général Vigy décidait de se porter au-devant de cette troupe menaçante. A trois jours de là, il

avait établi une ligne de défense entre la voie ferrée et la région où se trouvait la harka. Nos troupes, composées de 2.500 hommes d'infanterie, d'un millier de cavaliers et de deux batteries de 75, occupaient les positions de Mougheul, Tanezzara, Ain Bou Arfa, Ain Falet et Talzaza, ayant en face d'elles les Marocains divisés eux-mêmes en plusieurs échelons entre El Mengoub et Bou Denib.

Moulaï-Lhassan avait annoncé qu'il se mettrait en route le 15 avril, lendemain de la fête du Mouloud, anniversaire de la naissance du Prophète, pour venir nous attaquer.

Le 14, le colonel Pierron avait quitté Talzaza avec une colonne pour aller au-devant de lui, jusqu'à El Menabha.

En marche, effectivement le 15, pour gagner Beni Ounif, à l'est, la harka trouva la route barrée. Elle se replia, mais se heurta alors, du côté d'El Menabha, avec l'avant-garde de la colonne Pierron. Il y eut un premier engagement, où nous eûmes 4 tués et 13 blessés. Le général Vigy, informé, donnait au gros de ses forces, réparties en quatre colonnes, l'ordre de se mettre en marche.

Mais, dans la nuit du 15 au 16, à 3 heures du matin, la colonne Pierron, forte de 800 hommes, était attaquée à El Menabha, à 10 kilomètres au nord de Talzaza. La harka, partie d'El Mengoub, s'était approchée, grâce à une marche de nuit, à une portée de fusil du camp. De notre côté, des avant-postes, composés de 10 spahis sahariens et de 30 zouaves, couvraient le camp. Les sentinelles de l'un d'eux furent surprises par des Marocains entièrement nus qui, en rampant, les vinrent poignarder. Les 10 Sahariens furent tués : 25 des zouaves, blessés. Ceux-ci, pourtant, purent, en tirant des feux de salves, se replier sur le camp. Le vent, très violent, empêcha qu'on entendit la fusillade. La harka, par un mouvement tournant, put envahir le camp, avec furie. Les soldats furent réveillés en sursaut. Il y eut quelque désordre. Puis ce fut un corps à corps terrible. La légion et les tirailleurs se battirent à la baïonnette ; les spahis mirent sabre au clair pour dégager le camp. Des cadavres bientôt jonchèrent le sol, nos soldats tombés pêle-mêle avec les ennemis.

Les Marocains prirent la fuite, poursuivis par la cavalerie qui leur donna une chasse effrénée. On estime qu'ils ont eu près de deux cents morts, qu'ils ont abandonnés sur le champ de bataille, ce qui prouve combien fut vive leur panique.

Le général Vigy a concentré toutes ses forces à El Mengoub, à l'emplacement qu'occupait la harka avant l'attaque. De là, il commande toute la plaine de Tamlelt, évacuée par les Marocains.



Le lieutenant Coste. — Phot. Grimal.

Nous avons un seul officier tué, le lieutenant Coste, du 1<sup>er</sup> étranger. Mais parmi les blessés se trouve, grièvement atteint, le lieutenant Canonge, du 1<sup>er</sup> tirailleurs, fils du général Canonge. Le gouvernement vient de lui décerner la croix. On cite également, au nombre des blessés, le capitaine Maury, atteint au bras, et qui, en dirigeant une attaque contre un bordj qu'occupaient les Marocains, a véritablement, suivant l'expression du colonel Pierron, « sauvé la colonne ».